

## Journal 1 (p. 1-8)

à Strasbourg, le 20 juillet 1784

(...)

Me voilà cependant en marche pour Strasbourg et arrivant bientôt à la petite ville de Phalzburg<sup>1</sup> qui n'est guère célèbre que par son eau de noyaux. C'est un bon chemin que celui de Paris en Alsace, anis de Verdun, mirabelles, eau de noyaux, tarte, kirschvasser<sup>2</sup>. Si j'en croyais ma gourmandise, je passerais le temps de mon voyage de Prusse à faire sur cette route un cours des sucreries.

De Phalzburg, l'on monte par une chaussée superbe sur la montagne de Saverne, du haut de laquelle on découvre toute l'Alsace ; ce pays charmant, cultivé avec autant de variété qu'un jardin, bordé par les montagnes noires et les Vosges, offre un paysage immense et magnifique. Quand on l'a admiré, il faut laisser sa voiture et descendre à pied par un sentier que l'on trouve à droite, il est un peu rude, mais l'on est bien dédommagé par les beaux arbres qui l'ombragent et surtout par les belles masses de rocher : à peu près à mi-côte, l'on en remarque une superbe, formant une grotte peu profonde mais que la nature a ornée d'une fontaine et que l'art a tapissée de mousse. Cet endroit champêtre est aussi fameux qu'il est pittoresque. C'est du haut de ce rocher que le duc de Lorraine, étant poursuivi par les Impériaux, sauta avec son cheval ; ils arrivèrent tous deux sur une petite pointe de roc à 40 pieds au moins plus bas<sup>3</sup> ; un pied plus loin, ils tombaient dans un précipice de 500 de profondeur. Mais dans ces sortes de choses, il n'y a que le premier pas qui coûte, aussi, je suis étonné qu'il se soit arrêté en si beau chemin ; à tout considérer, je le suis encore plus de la force du saut que le prince ait eu le projet de faire ; c'est une grande folie, je le crois pourtant assez facilement et je m'y connais, mais le cheval qui n'avait aucune animosité particulière contre les Impériaux, qui n'aurait pas pu, comme son maître, s'en vanter dans la suite, ne s'est sûrement pas laissé persuader une telle imprudence. Malgré mon opinion, jouissez, ma Pauline, de la liberté de croyance qu'on accorde aux habitants de cet heureux pays. Les Luthériens y sont en aussi grand nombre que les catholiques et si bons amis qu'ils font quelquefois le service divin dans la même église, ce qui est déjà bien éloigné du fanatisme de nos guerres civiles et de l'esprit de l'Edit de Nantes.

Cette tolérance n'empêche pas l'évêque de Strasbourg d'être plus riche qu'aucun autre prélat de France. Il a environ 600 000 livres de rente et s'occupe actuellement à rebâtir son château de Saverne, presque entièrement brûlé en 1779<sup>4</sup>. Du haut de la montagne, l'on aperçoit distinctement le clocher de sa cathédrale, quoiqu'il y ait 9 lieues. Il est vrai que c'est la plus haute tour qui existe, elle a près de 600 pieds et est travaillée à jour le plus artistement du monde. L'on y monte avec assez de dangers pour piquer la curiosité et pas assez pour l'arrêter. Vous sentez bien que, de l'humeur grimpante dont je suis, je n'ai pas manqué de monter au plus haut possible. Les marches à la fin sont des barres de fer si minces que l'on se croit absolument en l'air. Pour moi, je ne tenais plus à la terre que par mon attachement pour vous.

(...)

---

<sup>1</sup> Phalzburg (Moselle).

<sup>2</sup> Pour *kirschvasser*, eau de cerise (abrégé en kirsch).

<sup>3</sup> Peu avant d'arriver au col de Saverne, se trouve la Fontaine Alsace et, tout près de là, le « Saut du Prince Charles », un rocher d'une dizaine de mètres de hauteur du haut duquel un cavalier aurait jadis sauté avec son cheval pour échapper à des poursuivants ; on est sensé voir l'empreinte des fers du cheval gravée dans la pierre. Des gravures populaires ont illustré cet épisode. Le héros pourrait être le duc de Lorraine Charles IV qui a guerroyé dans la région pendant la Guerre d Trente Ans (1618-1648) ou le duc Antoine en guerre contre les Rustaubs d'Alsace en 1525.

<sup>4</sup> Il s'agit alors de Louis René de Rohan Guéméné (1734-1803), le fameux Cardinal de Rohan de l'Affaire du Collier. Il était évêque coadjuteur de Strasbourg, auprès de son oncle, depuis 1760 et évêque en seul depuis 1779. Quatre membres de la famille de Rohan ont occupé l'évêché de Strasbourg durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle et y ont fait élever le magnifique Palais des Rohan. Le château de Saverne fut détruit par un incendie accidentel à la suite duquel le cardinal de Rohan fit bâtir un nouveau et somptueux « Château des Rohan ».

## Journal 5 (p. 31-36)

à Potsdam, le 29 juillet 1784

Avant de vous donner aucun détail sur Potsdam, il faut que j'aie d'abord le temps de le parcourir et surtout celui de voir le roi. Ce monarque joue un rôle si intéressant dans l'histoire de son siècle, qu'il est bien naturel de désirer avec empressement de connaître l'enveloppe d'un si grand génie<sup>5</sup>. Dès que j'aurai satisfait une curiosité aussi juste, je m'empresserai de vous parler de Frédéric, bien ou mal et je crois assez mal (car pour peindre Alexandre il faudrait être Appelle<sup>6</sup>) et je ne suis qu'un barbouilleur, j'essaierai cependant. En attendant, vous aurez la complaisance de vous contenter du récit de mon voyage depuis Cassel jusqu'ici car c'est un si grand plaisir pour moi de vous écrire que je ne sais pas me le refuser dès que je trouve la moindre chose à vous mander et d'ailleurs chaque objet que je rencontre sur ma route acquiert un nouvel intérêt à mes yeux quand je pense que j'en parlerai à ma Pauline.

Je vous ai laissé à Cassel et sans vous ennuyer de mes jeunes observations militaires sur Sundershausen, Lutzelbach, etc. qui n'en seraient pas plus amusantes pour vous quand même elles seraient meilleures. Je vous conduirai droit à Luderbach, route que nous avons préférée à celle de Magdebourg. Il faut convenir que Régnier Desmarais<sup>7</sup> n'avait pas tout à fait tort quand il disait : « Rarement à courir le monde on devient plus homme de bien ». Pour moi, je sens déjà que je suis devenu d'une délicatesse extrême, vous en allez juger. En arrivant à l'auberge, j'ai vu dérouler des draps que, sans trop de pénétration, j'ai soupçonné sales et j'en ai demandé d'autres. L'on m'a répondu qu'ils étaient blancs et l'hôtesse a ajouté avec la plus grande naïveté : ces officiers étrangers sont bien difficiles, il y a tout au plus deux ou trois cavaliers bien propres qui ont couché dans ces draps, vous conviendrez que pour refuser les restes de ces messieurs, il faut être de bien mauvaise humeur. Mais les chemins sont si mauvais, le temps si détestable, les chevaux si paresseux et postillons si gros qu'il est bien permis d'en avoir. L'aubergiste, d'ailleurs, est un gaillard aussi grossier que le pain d'orge qu'il nous a donné. Il a trouvé fort mauvaise la licence que nous avons prise de supprimer les lits de plume qui devaient nous étouffer au lieu de nous couvrir suivant un usage commun à toute l'Allemagne\*, il n'a pu se calmer qu'au moyen de quelques menaces que je lui ai faites en très bon allemand, car il faut, modestie à part, vous apprendre, Pauline, que je parle à peu près aussi bien que mon fidèle Habig, quelques fois même l'on m'entend mieux que lui et cela sur les frontières de la Saxe. Nous sommes entrés dans ce beau pays à Eisenach. Cette petite ville appartient au duc de Saxe Weimar qui y fait quelquefois sa résidence. L'on sort ici des montagnes et des ennuyeuses forêts de sapin. Elles sont agréablement remplacées par les productions les plus abondantes et les plus variées et cette plaine immense est aussi fertile que la chaîne de monts escarpés qui l'enferme est aride. L'on y trouve de tout en quantité, du blé, du lin, du chanvre, du seigle et surtout beaucoup de principautés. Celle de Gotha est depuis bien longtemps dans la branche de Saxe de ce nom, la capitale n'est guères célèbre que par ses almanachs<sup>8</sup>, elle est même en concurrence avec Liège pour fournir l'Europe de cet article important. L'on traverse ensuite le comté d'Erfurt à l'archevêque de Mayence et puis l'on entre dans la Saxe électorale. Je vous ferai grâce des noms peu sonores de ce pays, vous auriez trop de peine à prononcer Buddelstaett ou Auerstaett et d'ailleurs, mes lettres finiraient par devenir un dictionnaire géographique. Je vous transporterai donc à Leipzig. Cependant, je ne puis pas vous cacher qu'avant d'arriver, l'on trouve le champ de bataille où fut tué en 1630 Gustave Adolphe, près de Lützen<sup>9</sup>. Nous avons considéré la pierre qui rappelle ce mémorable événement avec beaucoup d'intérêt, les tombeaux des rois sont plus rares en plein champ qu'à St Denis ou Westminster.

---

<sup>5</sup> Frédéric II le Grand, roi de Prusse de 1740 à 1786.

<sup>6</sup> Apellès, peintre grec du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., appelé par le roi Philippe à la cour de Macédoine où il devint l'ami et le portraitiste d'Alexandre.

<sup>7</sup> François Régnier-Desmarais, grammairien français (1632-1713).

<sup>8</sup> L'almanach de Gotha est un annuaire généalogique et diplomatique paraissant chaque année dans cette ville, en français et en allemand, depuis 1763. D'où l'expression de « Gotha » qualifiant un ensemble de personnalités mondaines.

<sup>9</sup> En fait le 16 novembre 1632. Gustave Adolphe, roi de Suède, s'était allié à la France contre les Habsbourg dans cette première phase de la Guerre de Trente Ans appelée « guerre couverte ». Il rencontra les troupes impériales de Wallenstein à Lützen où il fut tué mais où ses troupes remportèrent la victoire.

Leipzig est une jolie ville. Son université et son commerce immense rendent sa population plus considérable que celle de Dresde même. Chaque année, il s'y tient deux foires très célèbres, fréquentées par tous les marchands du nord et beaucoup de Levantins. L'Elster passe tout auprès. Le pays où cette ville est située est fort coupé, elle fut prise et reprise plusieurs fois dans la guerre de Sept Ans, car c'est ainsi qu'on appelle en Allemagne celle que nous nommons la guerre de 56<sup>10</sup>. Voilà tout ce que la rapidité de ma marche m'a permis de recueillir sur Leipzig.

Les sables et les mauvais chemins durent jusqu'à l'Elbe. Ce fleuve est déjà fort considérable, on le passe en bac et l'on entre tout de suite dans Vütemberg. Les fortifications sont peu remarquables, le château ayant été presque entièrement détruit par le canon des Prussiens<sup>11</sup>. L'église vient d'être rebâtie. L'on y voit le tombeau de Luther ; il fit ses études dans l'université de cette petite ville et demeura longtemps dans le couvent qu'il détruisit ensuite. Il faut convenir que l'existence célèbre de ce moine contraste bien avec la nullité de la plupart de ses confrères. Il est vrai qu'il fut aidé par les circonstances, les princes avaient besoin d'argent, il leur donnait celui de l'Eglise, les peuples étaient indignés contre les religieux qui leur avaient soutiré leurs aumônes sous prétexte de la construction de l'église de St Pierre à Rome, il les chassait à jamais. L'on persuade facilement aux hommes ce qu'ils ont intérêt de croire. Melanchton, un des sectateurs zélés de Luther, est enterré vis-à-vis de lui<sup>12</sup>. Leurs portraits peints d'après nature sont au-dessus. L'on reconnaît aisément dans les yeux de l'hérésiarque le génie qu'exige une aussi grande révolution. L'église de Vütemberg possède en outre une chaire fort belle ; ce que j'en aime le mieux, c'est un sablier placé sur le devant et qui sert à fixer la durée des sermons. Que n'est-on un peu luthérien sur ce point à Versailles où les prédicateurs sont si flattés de l'empire momentané qu'ils ont sur le souverain qu'ils le prolongent le plus longtemps qu'ils peuvent.

Treuenbitzen<sup>13</sup> n'est qu'à huit lieues de la résidence du roi de Prusse, cependant, ses états ne s'étendent pas plus loin. Nous n'y avons pas fait notre entrée d'une manière bien brillante. La cheville ouvrière du chariot de poste s'est cassée et comme le postillon allait assez vite suivant l'usage reçu en arrivant, il s'est trouvé en Prusse et nous a laissés en Saxe. L'on a raccommoqué la voiture, l'on nous a interrogé strictement nous et nos gens, plombé notre malle et nous sommes partis pour Potsdam où nous sommes même arrivés depuis hier au soir.

P.S. J'apprends dans ce moment qu'il est plus convenable, ayant des lettres pour le ministre des Affaires étrangères, d'aller d'abord à Berlin ; nous partirons donc ce soir et vraisemblablement, nous serons présentés à la cour avant de l'être au roi. Il est bien heureux pour moi que vous sachiez, ma chère Pauline, combien je vous aime, car il me reste bien peu de place pour vous parler de mes sentiments pour vous.

\* Cela me rappelle l'histoire d'un Français qui, se voyant pour la première fois couvert ainsi par un immense lit de plume, pria son hôte de lui donner pour coucher au-dessus de lui l'étranger le plus léger de l'auberge.

### **Journal 8 (p. 51-60)**

à Potsdam, le 5 août 1784

Je viens enfin de voir le roi<sup>14</sup>. Ce prince nous ayant donné rendez-vous pour onze heures, nous nous sommes rendus avec le général Gützt à Sans-Souci sur les dix heures. A peine étions-nous arrivés que la porte s'est ouverte et le roi est entré tout seul. Après nous avoir fait une révérence noble et en même temps fort polie, il s'est approché de moi et, Mr de Gützt m'ayant nommé, il m'a dit : « Vous devez, Monsieur, être parent de la Vierge ». J'ai répondu à Sa Majesté que cette alliance étant déjà un peu

---

<sup>10</sup> La Guerre de Sept Ans opposa de 1756 à 1763 l'Angleterre et la Prusse à la France, l'Autriche, la Russie, la Suède, l'Espagne et des princes allemands.

<sup>11</sup> Wittenberg, en Saxe. Pendant la Guerre de Sept Ans, la ville a été enjeu de combats entre les Prussiens et les Russes qui y entrèrent en 1756 et en 1760.

<sup>12</sup> Melanchthon (1517-1560) fut le plus proche compagnon de Luther ; à sa mort (1560), il devint le principal chef du luthéranisme.

<sup>13</sup> Treuenbrietzen.

<sup>14</sup> Frédéric II.

éloignée devenait assez incertaine. « Vous en avez cependant un titre bien connu dans l'histoire de ce Mr de Lévis qui passait chapeau bas devant un tableau de la Vierge et à qui elle dit : couvrez-vous, mon cousin, c'est une preuve authentique qu'elle vous reconnaît pour être de la famille ». Vous conviendrez, Pauline, que voilà une obligeante érudition<sup>15</sup>. Il m'a fait ensuite plusieurs questions sur Monsieur<sup>16</sup>, à Pontecoulant sur son pays, son service, nous a fait encore une révérence et s'en est allé après une conversation d'environ dix minutes.

Le roi n'a guère plus de cinq pieds<sup>17</sup>. Son air est noble et affable, il ne ressemble point du tout à ces vilains portraits qui sont si répandus et qui trompent d'autant plus qu'ils sont tous copiés les uns sur les autres, mais où l'on n'a attrapé que son cheval et peut-être son attitude. Frédéric a l'œil vif et perçant, le sourire agréable, il met presque toujours du rouge mais tant d'autres grands hommes en mettent bien ; ses cheveux blancs sont recouverts d'une perruque presque noire ; son habit de drap bleu est toujours boutonné jusqu'en bas et sali par la quantité de tabac d'Espagne qu'il y répand, ainsi que ses culottes qui sont en tous temps de velours bleu. Il porte toujours une canne en forme de béquille dont il se sert pour diriger son cheval. Sa seule distinction, c'est la plaque de l'aigle noir. Son écharpe est d'argent, comme celle de tous les officiers prussiens, excepté que le roi leur en donne une tous les sept ans et qu'il y a bien sept ans qu'il ne s'est fait ce présent, trop dispendieux pour l'économie qu'il met à sa garde robe. Il n'y a guère que dix huit mois qu'il possède deux habits et c'est un accident qui lui en a montré la nécessité : en allant de Potsdam à Magdeburg à cheval, quoiqu'il y ait près de 40 lieues, il survint un orage affreux, le soir il donna son unique habit à son palefrenier pour le sécher et ce pauvre diable, exténué de fatigue, s'endormit au coin du feu et le laissa tomber ; le lendemain matin, le roi en réveillant son homme, trouva un pan de son habit presque brûlé et n'en possédant point d'autre il fit la revue de ses troupes avec une poche de moins. C'est alors qu'il s'est déterminé à se faire faire un uniforme de plus. Il en a bien encore un autre brodé en argent, mais il le met tout au plus deux fois par an. La grande magnificence de ses palais rend encore plus singulière la parcimonie dont il est pour sa personne, qu'on appellerait même vilénie dans tout autre qu'un grand roi. Il arrête cependant tous ses mémoires chaque mois avec autant de justice que d'exactitude et paie lui-même sa maison ; il est vrai qu'elle est peu nombreuse, deux pages, quelques chasseurs à cheval et deux hussards de la chambre la composent presque tout entière. Ces dernières charges sont aussi extraordinaires qu'elles sont universelles : un hussard de la chambre est à la fois valet de chambre, huissier, intendant, trésorier, monte derrière la voiture du roi et fait de cette façon 40 lieues par jour. Ce n'est pas que celui qui est actuellement le premier n'ait un carrosse à six chevaux pour le suivre, mais par une bizarrerie assez plaisante, c'est pour mener ses gens et son valet de chambre est dans une bonne voiture tandis que le maître est derrière une autre ; ce maître hussard n'a pu amasser de quoi avoir un équipage et des domestiques sans voler beaucoup le roi. Aussi, c'est bien malgré sa rigidité le monarque le plus volé de l'Europe, quand je dis de l'Europe, j'ai peut-être tort mais au moins un des plus volés. Il le sait à peu près, fait bien du train, quelques fois même la béquille marche, mais il finit toujours par payer. Jusqu'ici, vous n'avez vu que des singularités, je vous laisserai nommer ce que vous allez lire.

Ce prince si doux dans la société, si affable pour les étrangers, si prodigue de révérences avec eux et même ses officiers, a des moments terribles avec ses généraux et ses gens. Il y a quelques années qu'il apprit que son homme de confiance en avait étrangement abusé et s'était fait bâtir une petite maison à Potsdam. Il alla la voir, fut indigné de la magnificence qu'il y trouva, maltraita l'homme et déclara qu'il l'enverrait le lendemain faire son service à la queue d'une compagnie de hussards. Le valet de chambre, au désespoir, se brûla la cervelle. Le roi se contenta de dire : « Je ne croyais pas qu'il eut tant de courage ». Il n'y en a pas, ce me semble, à supporter avec cette tranquillité la mort d'un vieux domestique sous ses yeux, c'est certainement de l'inhumanité. Plus récemment, un de ses hussards imagina de faire redorer de vieux bras de cheminée sans en avoir parlé au roi. Celui-ci les trouvant sur le mémoire entra dans une telle fureur pour cette modique dépense qui n'excédait pas six écus, qu'il

---

<sup>15</sup> Cette parenté avec la Vierge est une tradition ancienne de la famille de Lévis, née d'un rapprochement entre son nom et la tribu biblique de Lévi. Il existait encore au château de Lérans, dans les années 1980, une généalogie enluminée remontant aux rois d'Israël, faisant donc des Lévis des cousins de la Vierge. Trouver cette légende familiale dans la bouche du grand Frédéric de Prusse n'en reste pas moins chose étonnante et le vicomte de Lévis en fut apparemment lui-même surpris...

<sup>16</sup> Le vicomte de Lévis était, au moment de son départ, capitaine dans le régiment des carabiniers de Monsieur, frère du roi (le futur Louis XVIII).

<sup>17</sup> Environ 1 mètre 60.

battit le domestique au point de le faire tomber sur la place, alors il sonna, il le fit emporter et se remit à sa table. C'est dommage que ce soit un grand homme ou plutôt c'est dommage que son œuvre ne corresponde pas à son esprit.

[Le trait suivant n'affligera pas votre humanité et servira en même temps à vous montrer combien le roi est quelques fois différent de lui-même. Un de ses hussards de la chambre avait une maîtresse à Berlin, la multiplicité des fonctions de sa charge ne lui laissait pas le temps de la voir aussi souvent qu'il le désirait, il lui écrivait un jour avec humeur sur cette contrainte et était tellement attentif à sa lettre que le roi entra dans sa chambre sans qu'il s'en aperçut et lut par-dessus son épaule la phrase suivante qu'il écrivait : « Je ne pourrai pas aller vous voir ce soir car notre vieux ours... » « ... m'a envoyé en prison » ajouta le monarque en prenant une grosse voix ; le hussard se crut perdu mais le roi avait ri et il en fut quitte pour la peur.]<sup>18</sup>

A la manœuvre, il casse souvent un général qui l'a servi 30 ans et plus avec distinction pour un sujet assez léger. Un régiment aura-t-il mal fait l'exercice, sera-t-il mal tenu, c'en est assez ; le roi renvoie le chef quelquefois couvert de blessures à son service, et la formule est aussi courte qu'elle est expressive : « Va au diable, je n'ai plus besoin de toi ». Il est cependant des exemples de liberté que des officiers généraux ont pris avec lui et dont il ne s'est point fâché. Un jour, le comte d'Hallvig, général de cavalerie, avait fait faire une charge à son régiment, un des mieux exercés de l'armée. Le roi, par caprice (et qui n'en a pas) trouva la manœuvre mauvaise et la fit recommencer. Cette seconde fois, elle fut si parfaite que tous les officiers qui étaient présents en firent compliment au comte, mais ayant été pour recevoir ceux du roi, celui-ci le gronda beaucoup. Le général répondit naturellement : « Je l'ai toujours dit, vous pouvez être bon général d'infanterie, mais pour la cavalerie, vous n'y entendez rien ». Un autre, le comte de Schwerin<sup>19</sup>, disait l'année passée à ce prince après les manœuvres de Berlin : « Pourquoi ne restez-vous pas plus longtemps ici cette année, tout le monde vous regrette, vous n'avez fait de mal à personne ». Ces exemples sont peu suivis. L'on craint avec raison le despote et Spandau<sup>20</sup> vaut bien la Bastille.

Il est un autre genre de liberté que le roi aime peut-être moins que tout autre et qui ne laisse pas de divertir infiniment les spectateurs. Le général Mollendorf est ordinairement le seul qui ose le prendre, c'est de battre l'armée du roi aux manœuvres de Potsdam où il sépare ses troupes en deux corps. La dernière fois, il s'était aventuré à l'arrière-garde, elle fut coupée, l'on prétend qu'il ne fut pas trop satisfait de cette plaisanterie militaire et qu'il fut mécontent de Mollendorf. S'il brusque parfois ses généraux, en revanche il est plein d'attentions et d'égards pour ceux des autres puissances. L'on cite comme un trait d'esprit et de politesse ce qu'il dit au général Laudohn<sup>21</sup> quand l'Empereur vint avec lui à Neiss<sup>22</sup> : au moment de dîner, le roi vit que le général allait se placer de l'autre côté de la table, il l'appela et, le faisant asseoir auprès de lui, « j'aime mieux, lui dit-il, vous avoir à côté de moi que vis à vis ».

Frédéric mène une vie aussi réglée qu'elle est active. A quatre heures du matin en été, à cinq heures en hiver, il est debout, travaille jusqu'à six ou sept, monte régulièrement à cheval et fort bien, voit des troupes, les commande souvent lui-même, rentre sur les dix heures, donne les audiences qu'il a accordé, va quelques fois à la parade à Potsdam et revient dîner à Sans-Souci avec cinq ou six généraux qu'il prie alternativement, il reste 3 ou 4 heures à table où il fait très bonne chère, qu'il commande lui-même, car ce prince est universel, il fera en même temps une dépêche qui doit influencer sur l'état politique de l'Europe et le menu de son dîner. Rarement il invite le prince royal qui n'y vient jamais que quand il est prié.

A quatre ou cinq heures, le roi rentre chez lui, travaille avec son secrétaire ; autrefois, il jouait ensuite de la flûte, mais depuis quatre ans, il y a renoncé. Actuellement, il lit des livres français, jamais de l'allemand, langue qu'il méprise et dont il ne se sert qu'avec ses gens et le petit nombre d'officiers qui n'en entendent pas d'autres. L'heure de son coucher est fixée invariablement à dix heures et le lendemain, la même journée recommence. C'est sans doute à cette vie saine et réglée qu'il doit sa bonne constitution. Quand il nous a reçu ce matin, il s'était fait saigner, avait monté à cheval et n'avait

---

<sup>18</sup> Ces lignes ont été ajoutées en note.

<sup>19</sup> Comte Guillaume Frédéric de Schwerin (1738-1802), aide de camp de Frédéric II.

<sup>20</sup> Citadelle, près de Berlin.

<sup>21</sup> Baron de Laudohn (1716- v.1790), généralissime des armées autrichiennes.

<sup>22</sup> Neisse (en allemand), Nysa (en polonais), ville du sud-ouest de la Pologne, siège d'une rencontre, en 1770, entre Frédéric II et l'Empereur Joseph II.

cependant point l'air fatigué. Ses revues seules apportent quelque changement à sa manière de vie. Comme je compte le suivre à celles de Silésie, j'aurai l'occasion de vous en parler.

La quantité de lettres qu'il reçoit est vraiment prodigieuse et cependant il fait son courrier si exactement que le moindre particulier du royaume écrivant de Berlin est sûr d'avoir le lendemain sa réponse signée Frédéric, car il signe tout lui-même. La formule de la fin est toujours : « Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde ». L'on me contait hier à propos de cette phrase uniforme qu'écrivait pendant la dernière guerre à un de ses généraux un ordre précis de garder un poste, il finissait ainsi : « Songez que votre tête m'en répondra et sur ce, je prie Dieu etc. ». Effectivement, il laissait bien ce pauvre général à la garde de Dieu. Le roi ne s'en est jamais permis, de ma connaissance, qu'une petite variation. Un certain général le persécutait pour une grâce qu'il s'obstinait à lui refuser ; à la fin, ennuyé des lettres continuelles que lui occasionnait cette demande, le roi répondit : « Je vous ai déjà refusé positivement. Si vous m'écrivez encore, je ne prierai plus Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Frédéric ». Cette gaieté se soutient dans les occasions les plus périlleuses. A la bataille de Lissa<sup>23</sup>, dès le commencement de l'action, il envoya un page commander au quartier général autrichien qu'on lui tint prêt le même souper que pour le prince Charles. Ceci n'aurait été qu'une fanfaronnade dans un homme ordinaire mais dans le roi de Prusse, c'est une preuve de ce sang froid si nécessaire à un grand général, au moins aussi forte et sûrement plus gaie que le sommeil d'Alexandre. Quant au génie et aux talents militaires du roi, l'histoire de ce siècle en parle trop pour que je m'avise de m'étendre sur un sujet aussi connu et je n'ajouterai qu'un mot de Mr de Nesselrode<sup>24</sup> qui le connaissait bien : à l'occasion des différents malheurs que le roi a quelques fois éprouvés et dont il s'est si glorieusement tiré, il disait « quand on le comprime fortement, c'est alors qu'il acquiert un ressort irrésistible ».

Sa bravoure est universellement reconnue en Prusse et l'on en donne d'assez bonnes raisons, 5 chevaux tués sous lui et l'habitude constante d'aller attaquer l'ennemi. Voilà pour le moment tout ce que j'ai vu du roi de Prusse ou ce que j'ai pu recueillir sur ce prince intéressant pour nous et pour la postérité. Tous les gens instruits conviendront de la vérité des faits que je vous ai rapportés, quant à l'opinion que l'on en a, l'intérêt personnel, l'enthousiasme ou d'autres causes la modifient tellement que les uns trouvent dans Frédéric un héros militaire et citoyen tandis que les autres ne nous parlent que de vices et d'horreurs. Que croirons-nous, ma Pauline, dans cet étrange chaos de sentiments opposés ; pour moi, je tâche d'entrevoir le vrai, mais vous qui n'êtes pas à portée, il faudra que vous vous en rapportiez à moi, à moins que vous ne préfériez de venir fixer vos idées en Prusse et je trouverai que ce dernier parti est bien le meilleur pourvu que ce soit avant le 12 de ce mois car je partirai à peu près vers cette époque pour la Saxe afin d'avoir le temps de voir Dresde avant les camps de Silésie.

## 19

à Varsovie, le 1<sup>er</sup> janvier 1785

Enfin nous voici arrivés. Broyons du noir. Je suis en colère contre tous les éléments. Imaginez-vous que je ne suis ici que depuis deux heures et voilà pourtant cinq semaines que je suis parti de Pétersbourg. Vous allez voir combien je les ai passées agréablement.

Il n'y avait pas dix lieues que j'étais embarqué dans ma malheureuse voiture que ce pauvre Habig et moi-même nous avons senti des douleurs incroyables occasionnées par les bûches à moitié rompues dont est formé le chemin, et nous n'étions pas encore à Novogorod que Habig avait déjà la fièvre et croyait avoir une épaule démise. Je l'ai rassuré de mon mieux mais la neige qui entrainait de tous côtés dans le kibik le rendait encore plus malade ; comme il n'y avait pas de remède, il a fallu faire 150 lieues jusqu'à Moscou dans ce triste état et essuyer tous les reproches dont il m'accablait. Enfin, nous sommes arrivés à Moscou au bout de six jours et six nuits, par un froid de 23 degrés. Je passerai légèrement sur mon séjour dans cette ville parce que je n'y ai reçu que des politesses et même des

<sup>23</sup> Nom allemand de la ville de Leszno (Pologne). La bataille de Lissa fut remportée par Frédéric sur les Autrichiens le 5 décembre 1757. Le prince Charles de Lorraine, chef des armées autrichiennes, était deux fois beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse, étant frère de son mari, l'empereur François de Lorraine, et époux de sa sœur Marie-Anne d'Autriche.

<sup>24</sup> Diplomate russe d'origine allemande ; son fils fera une brillante carrière comme ministre des Affaires étrangères de Russie.

présents et que cette lettre n'est qu'une plainte. J'y suis resté huit jours, tant pour examiner tout ce qu'il y a à voir que pour rétablir mon pauvre diable. Au bout de ce temps, j'ai demandé un passeport au comte de Bruce<sup>25</sup>, il m'a fallu alors essayer mille petites difficultés ; il voulait bien me donner pour moi un passeport et même me servir de caution, mais il ne voulait pas laisser partir un polonois que j'avais loué pour aller à Varsovie ; enfin, par accommodement, il m'a donné un grenadier jusqu'à Smolensk car il me fallait bien quelqu'un pour servir Habig qui continuait à être malade. Tout cela m'a pris deux jours pendant lesquels tout à coup est survenu le dégel ; j'ai donc été obligé de laisser un traîneau que j'avais déjà acheté et de reprendre mes roues. Une pluie continuelle rendait les chemins si impraticables que toutes les nuits nous étions embourbés et qu'une fois, l'on a été obligé d'atteler six chevaux derrière notre voiture qui nous ont menés à reculons plus de cent pas. D'ailleurs, point d'auberges, des maisons où l'on peut à peine se tenir debout et où il est encore plus difficile de respirer à cause de la vapeur du charbon. Toutes ces différentes incommodités nous accompagnèrent jusqu'à Smolensk. Pour le coup, je crus que je serais obligé d'y laisser le pauvre Habig qui ne pouvait ni marcher ni remuer. Mon grenadier n'avait pas la permission d'aller plus loin ; il a donc fallu s'adresser au gouverneur qui m'a donné un cosaque avec une lettre pour un général qui est seigneur d'une ville sur la frontière. En arrivant chez lui, toujours après des difficultés, je suis parvenu à le voir et même il m'a promis un officier pour me mener à Varsovie, qui est encore à 240 lieues de chez lui, mais il a fallu rester deux jours pour attendre un nouveau passeport du gouverneur de Mohilev<sup>26</sup>. Au bout de ce temps, le Borysthène<sup>27</sup> est devenu presque impossible à cause des glaces, personne n'osait s'y risquer et ce n'est qu'à force de prières, menaces et argent que cinq bateliers m'ont porté, moi et mes effets, de l'autre côté. Et encore, y ai-je perdu un beau bonnet tartare que le général m'avait donné et qui s'en est retourné par la Mer Noire du côté de son pays natal. Tout ce que je viens de vous dire n'est rien en comparaison des fatigues et peut-être dangers que nous avons essuyé en Pologne. La neige nous a repris au beau milieu des forêts de Lithuanie ; dans 24 heures, il en est tombé plus de trois pieds. J'ai encore essayé d'aller en traîneau ; cette fois-ci, il y avait trop de neige, l'on ne voyait plus rien, mes juifs (car ce sont les postillons du pays) m'ont égaré et j'ai passé la nuit dans un fossé et, pour finir mon voyage aussi heureusement que je l'avais commencé, en arrivant à Prag, faubourg de Varsovie, sur le bord de la Vistule, je l'ai trouvée à moitié gelée et, dans ma traversée qui a duré un temps infini, j'ai eu l'agrément de voir échouer un grand bateau tout à côté du mien. Je comptais me reposer quelques jours ici, ne laissant pas que d'en avoir besoin, ne m'étant pas couché depuis douze jours, mais je viens d'apprendre que les officiers ont ordre de rejoindre pour le 15 leurs régiments, je serai au mien quand je devrais arriver sur la tête. Puisque nous allons avoir un petit doigt de guerre<sup>28</sup>, je suis moins fâché des fatigues de mon voyage, me voilà actuellement tout habitué : je sais fort bien dormir sur la neige, donner un coup de main pour relever une voiture et, si je ne suis pas bon à autre chose, au moins j'espère remplir avec quelque espèce de distinction une place de capitaine des charrois. Je n'ai guère de temps pour rejoindre. Heureusement que Metz<sup>29</sup> est sur le chemin et d'ailleurs je ferai toute la diligence possible.

P.S. Tout s'en mêle, la neige, les juifs, la glace, les rois, ne voilà-t-il pas celui de Pologne qui m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner pour demain, je ne partirai donc que mardi. Je m'aperçois quoiqu'un peu tard que je ne vous ai parlé que de moi. Ne doutez point cependant, ma Pauline, qu'après une campagne, vous êtes la personne que je désire le plus de voir et pardonnez-moi cette petite préférence qui sera toujours la seule.

---

<sup>25</sup> Gouverneur de Moscou (voir note de la lettre 16).

<sup>26</sup> Moghilev, ville au sud-ouest de Smolensk, sur la route de Varsovie.

<sup>27</sup> Nom antique (grec) du Dniepr.

<sup>28</sup> Le seul élément menaçant à cette époque semble être une initiative de l'empereur Joseph II : il avait proposé à l'Electeur de Bavière d'échanger son Etat contre les Pays-Bas autrichiens, trop éloignés pour l'Autriche et donc difficiles à défendre, en cédant à la France le Hainaut ou autres territoires limitrophes pour éviter d'éventuelles protestations françaises en soutien à des princes allemands mécontents de la modification des frontières. Ces princes allemands qui, en effet, venaient de conclure des accords « anti-autrichiens » avec le roi Frédéric de Prusse. Tout cela faisait craindre un risque de conflit. Est-ce là le bruit de guerre qui fit rentrer le vicomte de Lévis en France ?

<sup>29</sup> A Metz était stationnée une partie du régiment des Carabiniers de Monsieur auquel appartenait le vicomte de Lévis.

Ce 27 [mai 1789] à 3 heures

Voici la délibération prise par le tiers état et portée au clergé à midi.

Les communes de France ont arrêté d'envoyer une députation générale et solennelle à M<sup>ts</sup> du clergé pour les inviter au nom du Dieu de paix et de l'intérêt national à se réunir à eux dans la salle des États généraux pour obtenir l'union et la concorde. C'est M<sup>r</sup> Target qui a fait passer cette motion par acclamation. Maintenant, le clergé délibère<sup>30</sup>.

La scission paraît inévitable, quelque parti qu'il prenne. Nous touchons à de grands malheurs. Ma position va devenir bien délicate. Enfin, tant que l'honneur et toi me resteront, je ne serai pas malheureux.

[Versailles, le 11 juillet 1789]

Je voudrais que vous fussiez à cent lieues d'ici avec votre fille. Je vais vous dire un secret, mais, sur votre tête et la mienne, n'en parlez à qui que ce soit au monde : M<sup>r</sup> N. est renvoyé<sup>31</sup>. Ne sortez pas demain de toute la journée, il y aura sûrement un train effroyable, l'on ne sait pas où cela ira. Ne venez pas non plus à Versailles. Mon vœu, mon désir est que vous alliez à Chenevières ou, encore mieux, à Ennery où j'irai vous joindre quand je pourrai et où j'irai au plus tard samedi. Partez demain matin de bonne heure avec votre maman et la petite. Evitez surtout le Palais royal<sup>32</sup> et la rue de Richelieu et s'il le faut pour décider votre mère, dites-lui, mais sous le plus grand secret et qu'elle ne le dise à personne au monde. M<sup>ts</sup> de Breteuil<sup>33</sup> et de Castries<sup>34</sup> reviennent ainsi que M<sup>r</sup> de Lavauguyon<sup>35</sup>. Les 2 premiers m'ont bien quelques obligations mais c'est un rendu.

Ecrivez-moi et du secret. Si vous ne partez pas pour Ennery, ce qui me ferait beaucoup de peine, au moins ne sortez pas.

Soyez prudente mais n'allez cependant pas trop vous effrayer dans l'état où vous êtes. Songez qu'un danger que l'on peut éviter facilement n'est pas à craindre.

[Versailles, le 12 juillet 1789]

Tous les jours de nouveaux événements. Je croyais hier être bien sûr que M<sup>r</sup> de Puységur restait en place, aujourd'hui, il part<sup>36</sup>, malgré Monsieur, la reine et le roi. Qui donc le fait partir ? C'est que le

<sup>30</sup> Mirabeau avait conseillé au tiers état de se rapprocher du clergé, dont une bonne partie lui était favorable, ce qui aggraverait les tensions existant entre clergé et noblesse. Les députés du tiers avaient préféré envoyer des « commissaires conciliateurs » à la noblesse et au clergé ; la mission de ceux-ci ayant échoué, le tiers état reprit l'idée de Mirabeau et proposa un rapprochement au clergé. Ce qui évidemment inquiéta fort la noblesse et Gaston de Lévis avec elle. Target est un député du Tiers (v. note de la lettre 117).

<sup>31</sup> Le 11 juillet, le roi renvoie brutalement le très populaire Necker. Le duc de Lévis est bien informé : si le renvoi de Necker fut bien connu le 11 juillet, les nominations qu'il évoque quelques lignes plus loin n'ont été effectives que le 13.

<sup>32</sup> Les jardins du Palais royal sont un lieu de rassemblements permanents et d'agitation, « une frémissante bourse aux nouvelles » (G. Soria). C'est là qu'on s'enflamme à la nouvelle du renvoi de Necker, c'est là que Camille Desmoulins harangue la foule : « Le renvoi de Necker est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes ».

<sup>33</sup> Louis Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil (1730-1807), ministre de la Maison du Roi de 1783 à 1788, est appelé à succéder à Necker dès le renvoi de celui-ci.

<sup>34</sup> Charles Eugène Gabriel de Castries (1727-1801), maréchal de France depuis 1783, a été secrétaire d'Etat à la Marine de 1780 à 1787. Il est rappelé à la Marine par Louis XVI le 13 juillet 1789, mais il refuse.

<sup>35</sup> Paul François de Quelen de La Vauguyon (1746-1828), ambassadeur de France en Espagne, est appelé par Louis XVI au ministère des Affaires étrangères ; il y restera du 13 au 16 juillet.

<sup>36</sup> Louis Pierre de Chastenet de Puységur, ministre de la Guerre, est renvoyé le 12 juillet.

M<sup>al</sup> de Broglio a mis le marché à la main et menacé de se retirer à Broglio<sup>37</sup>. Cela qui n'était rien moins qu'effrayant a fait une peur horrible et je crois qu'on lui aurait donné une province pour le garder. J'ai insinué, sachant qu'il était enragé contre le Conseil de la Guerre, qu'on le lui sacrifierait. Cet espèce d'arrangement lui a été proposé hier au soir, il n'a pas voulu y entendre et la reine qui meurt de peur a cédé aussi. Vous direz à votre maman que je me suis conduit dans cette affaire en homme qui estime son ami<sup>38</sup> et que j'ai fait tout ce qui était humainement possible pour le conserver. M<sup>r</sup> de Castries devient douteux. M<sup>r</sup> de Foulon<sup>39</sup> est en sous-ordre à la Guerre.

J'espère que ce billet ne vous trouvera pas à Paris où la rumeur doit être bien grande.

M<sup>r</sup> de Puysegur, qu'on ne laisse partir qu'à regret, sera bien traité.

Adieu, je vous aime toujours et j'ai été touché jusqu'aux larmes de votre lettre de Sercé<sup>40</sup>. Si vous êtes encore à Paris, vous auriez dû entendre crier une déclaration du roi qui est de ma façon.

## 122

[Versailles, le 13 ou 14 juillet 1789]

Il y a actuellement tant de troupes ici et des meilleures de l'armée que je crois, toute réflexion faite, que vous serez encore plus en sûreté avec moi. La seule pensée qui me fasse une vraie peine, c'est que s'il y avait quelque danger, je serais entraîné par mon devoir loin de vous que je veux défendre plus que ma vie. Mais si vous êtes loin de moi, je ne vous défendrai pas davantage et au moins, à Versailles, j'aurais la ressource que me proposait Monsieur lui-même à qui j'en parlais avec amertume. « Vous me l'ameneriez, me disait-il ce soir, il est fort simple que ma belle-fille<sup>41</sup> soit avec moi ». Depuis qu'il sait combien vous m'aimez (car je n'ai pas pu tenir à lui montrer votre lettre de Sercé<sup>42</sup>), il vous sait si bon gré qu'il partage (en père) ma tendresse pour vous. Adieu, ma petite, venez dîner mais faites vos dispositions pour passer par des chemins qui ne soient pas coupés et dites que vous venez de la campagne. Je crois que le meilleur est de passer par Châtillon<sup>43</sup>.

## 123

[Versailles, le 14 ou 15 juillet 1789]

Partez tout de suite, je le désire, je le veux<sup>44</sup>. Si votre mère ne veut pas venir, venez avec la petite. Je ne serai pas tranquille que vous ne soyez ici. Mais avant de partir, envoyez un homme à cheval jusqu'à la barrière<sup>45</sup> pour savoir si vous ne serez pas arrêtée en chemin, car alors il vaudrait encore mieux rester chez vous. Voilà ce que c'est que vos malheureux retards. Quand les gens froids parlent ferme, croyez-les toujours.

Tout est dans la plus grande tranquillité ici.

---

<sup>37</sup> Victor François, duc de Broglie (1718-1804), maréchal de France, est commandant des troupes que le roi a rassemblées autour de Versailles et de Paris, d'où l'inquiétude à la menace de son départ. Il est nommé au ministère de la Guerre le 13 juillet, il n'y restera que jusqu'au 16. Gaston de Lévis ne semble pas avoir d'estime pour lui ; peut-être est-ce la raison de l'orthographe *Broglio* qui rappelle les origines étrangères de la famille ?

<sup>38</sup> Puysegur était un ami de la famille d'Ennery (v. lettres 57 et 116).

<sup>39</sup> Joseph François Foullon (1715-1789), ancien intendant général de la Guerre puis de la Marine, partisan de l'intervention de l'armée sur Paris, nommé au ministère le 11 juillet. Très impopulaire pour sa dureté, il s'enfuit au lendemain de la prise de la Bastille ; il sera arrêté le 21 juillet, ramené à Paris le 22 puis pendu et décapité.

<sup>40</sup> Château de Cerçay (c<sup>e</sup> de Villecresnes, Val-de-Marne). Il appartenait à la famille de Montboissier (voir A.N., T 342, Papiers Montboissier). On rappellera que Gaston et Pauline de Lévis étaient proches d'Alexandrine de Montboissier, comtesse de Lévis-Mirepoix (v. note de la lettre 61) ; la lettre de Pauline a dû être écrite à l'occasion d'un séjour chez son amie.

<sup>41</sup> Dans ses lettres, Monsieur appelle Gaston de Lévis « mon cher enfant », « mon cher fils » (v. J. Dupâquier. - *Lettres intimes de Monsieur, comte de Provence, au duc de Lévis, cit.*),

<sup>42</sup> Voir lettre précédente.

<sup>43</sup> Châtillon-sous-Bagneux (Hauts-de-Seine).

<sup>44</sup> Ces mots sont écrits très gros.

<sup>45</sup> Les « barrières » de Paris étaient les portes percées dans le « mur des Fermiers généraux », enceinte de Paris élevée sur ordre du roi entre 1782 et 1788.

[Versailles, le 5 octobre 1789]

Beaucoup de femmes et d'hommes armés ont été à Versailles<sup>46</sup>. Il y en a plusieurs à qui l'on fait rebrousser chemin, cela obstrue le pont royal<sup>47</sup>. J'aurais peur que vous ne fussiez arrêtée. Il est plus prudent de descendre de carrosse auprès de St Roch, dans la rue Gaillon. Vous irez à pied avec votre femme de chambre par le cul de sac Dauphin et vous me trouverez à la porte des Thuilleries et je vous mènerai saine et sauve chez votre maman qui vous attend avec impatience<sup>48</sup>. Ne vous risquez pas, pour Dieu, avec votre voiture chargée. Vous ne risquez rien jusqu'à la rue Gaillon.

[Versailles, le 5 octobre 1789, dans la nuit ou 6 octobre]

Nous sommes arrivés à pied à Sève<sup>49</sup>. Il y avait environ 300 hommes de Paris sur la route, nous avons trouvé une multitude de gens à cheval et autres qui venaient de Versailles et qui nous disaient « dépêchez-vous, le feu est commencé ». Comme il n'y a point de bonne fête sans nous, nous avons pressé le pas et nous n'avons trouvé personne jusqu'à l'Assemblée N. Je l'ai trouvée pleine de poissardes et d'hommes armés qui étaient entrés en force dans la salle. Tout ce monde que vous avez vu passer n'est pas encore arrivé. Le roi est resté. Les gardes du corps sont à cheval et il y a une fusillade établie entre eux et le peuple<sup>50</sup>. Tout cela va bien mal. Donnez-moi de vos nouvelles et restez à Paris.

[Versailles, le 6 octobre 1789]

Le roi part avec la reine ; à six heures, il sera à Paris<sup>51</sup>. Vous n'imaginez pas ce qui se passe ici. Nous allons avoir une assemblée. J'ignore ce qu'elle décidera, je la suivrai. Avec cela, je compte aller à Paris ce soir, il n'y aurait qu'un grand parti qui pût m'en empêcher. Dans tous les cas, n'allez pas à Ennery. Pauvre France. Quel malheur le peuple se prépare !

<sup>46</sup> Le 1<sup>er</sup> octobre, un banquet a été offert dans le château de Versailles aux gardes du corps du roi et aux troupes nouvellement arrivées ; les esprits se sont échauffés et on a foulé aux pieds la cocarde tricolore en présence de la reine. Ceci est rapporté à Paris et amplifié par les journaux, on craint un coup de force contre l'Assemblée nationale ; on manque de pain, aussi, on a faim et on se demande si la Cour ne veut pas affamer Paris. Le 5 octobre, des femmes parties du faubourg Saint-Antoine se rassemblent devant l'Hôtel de Ville de Paris ; en fin d'après-midi, elles sont 6000 à 7000 à marcher sur Versailles pour demander au roi du pain, et derrière elles, des centaines d'hommes. Une délégation est reçue par l'Assemblée puis par le roi lui-même qui promet du pain. Elle revient ensuite sur Paris pour rendre compte à l'Hôtel de Ville tandis que le gros de la foule reste à Versailles.

<sup>47</sup> Le Pont Royal traverse la Seine au niveau des Tuileries.

<sup>48</sup> Pauline rentre certainement d'Ennery (voir lettre n°125) ; elle arrivera donc au nord de Paris et se dirigera vers le centre de la capitale par la rue Gaillon (qui existe toujours) qui aboutit à l'église Saint-Roch, proche des Tuileries. Son mari juge dangereux pour elle de circuler en carrosse aux alentours du palais en ces heures agitées. Il se propose donc de l'accompagner lui-même pour traverser à pied ce quartier, puis pour franchir la Seine et arriver chez sa mère qui habite sur la rive gauche, rue de Bourbon, entre la Seine et le boulevard Saint-Germain.

<sup>49</sup> Certainement Sèvres, à huit kilomètres de Versailles sur la route de Paris. Sans doute Gaston de Lévis rentre-t-il de Paris où, la veille, il a accompagné sa femme dans sa traversée de la ville.

<sup>50</sup> Au soir du 5 octobre, des heurts entre la foule parisienne et les gardes royaux déclenchent une échauffourée sanglante. Dans la nuit, la salle de l'Assemblée nationale est occupée par les Parisiennes qui réclament du pain ; on leur en fait porter, avec du vin, qu'elles consomment sur place. C'est à ce moment-là que doit arriver Gaston de Lévis. Depuis leur arrivée à Versailles, hommes et femmes venus de Paris réclament le départ de la famille royale pour Paris, mais Louis XVI tergiverse.

<sup>51</sup> Dans la nuit du 5 au 6 octobre, La Fayette est arrivé à Versailles, il calme le peuple, il rencontre le roi et met en place un dispositif pour protéger la famille royale. Au matin, des groupes d'hommes parviennent à s'introduire dans le palais et s'avancent vers les appartements royaux. On les repousse et les armes parlent à nouveau. La Fayette réussit à rétablir l'ordre, le roi et la reine acceptent de se montrer à un balcon et, surtout, de revenir à Paris. Vers une heure de l'après-midi, le roi, la reine et leurs enfants quittent Versailles, escortés par la foule parisienne enthousiaste à l'idée de ramener « le boulanger, la boulangère et le petit mitron ».

[ 21 mai 1790]<sup>53</sup>

Rien n'est encore décidé, ma petite, et ne le sera peut-être pas aujourd'hui<sup>54</sup>. Mirabeau a été incroyable hier, je ne conçois pas l'arrogance de ces roquets qui osent parler après lui. Viendrai-je demain, je l'ignore et le désire beaucoup. Adieu, la poste part. J'ai corrigé mon préambule qui est beaucoup mieux. Bien des choses à ta mère et aux toutous et à M<sup>r</sup> L'Allemand.

Mirabeau a dit en parlant de l'abbé Syees et accusant son silence : « Nous courrons le risque d'intercaler *dans sa constitution* une institution qui la contrarie, etc, etc. » Quel éloge et comme il redouble en venant de cet homme. En un mot, il a pulvérisé les aristocrates, abaissé les rois, élevé les peuples, vexé les grands enragés et arraché l'admiration de tous. Pour moi, je veux me mettre à avoir du génie car l'on ne peut plus avoir de l'esprit après ce monstre<sup>55</sup>.

A Madame. Madame la duchesse de Lévis, à Ennery, par Pontoise.

Ce 29 septembre 1790

Je ne vous écris qu'un mot, ma petite, mais c'est pour vous dire bien tristement que je ne peux pas revenir aujourd'hui. L'on décide les assignats<sup>56</sup> ; ils auront une queue demain et le Châtelet<sup>57</sup>. Tout cela me mènera à vendredi soir. Retenez jusqu'à ce temps M<sup>r</sup> Gelinek<sup>58</sup>. Voilà deux de mes discours sur les assignats, il est bien mieux que vous ne l'aviez vu, je l'ai fait imprimer pour constater que je n'ai point de part à cette désastreuse opération. Adieu.

Le 17 décembre 1790

Je ne te parle pas, ma petite, de mes regrets parce ce n'est pas bien consolant lorsqu'on ne sait pas pour combien de temps l'on est séparé. Je te dirai seulement que j'éprouve un sentiment pénible mais qui n'est pas sans quelque douceur lorsque je pense à tous les dangers que tu évites ainsi que notre enfant. Paris est cependant tranquille, mais les alarmes y recommencent et l'on doit s'attendre à tout lorsque l'on sait qu'hier au jeu un capitaine des gardes du roi a paru avec une cocarde blanche. Sortez donc du royaume. L'on m'assure que vous ne serez pas reçues dans les Pays-Bas. J'insiste en ce cas et bien fort pour que vous passiez en Angleterre parce que, si vous alliez en Hollande, vous y éprouveriez

<sup>52</sup> Cette lettre a été écrite sur une feuille qui a servi de brouillon. On trouve en tête : Préambule. L'Assemblée nationale, après ... (cette ligne étant barrée).

<sup>53</sup> Le grand discours de Mirabeau est du 20 mai. Mirabeau venait de conclure un accord secret avec le roi au « service » duquel il entrait, sans plus de précision. Le discours défendait en fait - et fit adopter - une position favorable au roi : le droit de paix et de guerre appartenait à la Nation mais une proposition du roi à l'Assemblée était nécessaire pour déclarer la guerre ; en cas d'urgence évidente, les hostilités pouvaient s'engager sans autorisation du législatif. Ceci fut considéré par la gauche mais aussi par la foule parisienne comme « la grande trahison du comte Mirabeau ».

<sup>54</sup> C'est le 22 mai que le décret sera pris.

<sup>55</sup> Le « monstre » était le surnom de Mirabeau à l'Assemblée.

<sup>56</sup> Les premiers assignats étaient des obligations gagées sur les biens nationaux. Mais la situation financière étant catastrophique, l'Assemblée décida le 29 septembre 1790 une nouvelle émission de 800 millions, en coupures de plus petite valeur, ne portant plus intérêt et ayant cours forcé. C'était cette fois une véritable monnaie.

<sup>57</sup> Le rapport du Châtelet sur les événements d'octobre 1789 et les débats qui ont suivi occupent en effet une large part du *Moniteur* des 30 septembre-4 octobre 1790.

<sup>58</sup> Gaston de Lévis est en affaire avec lui pour la vente de bois (voir lettre 138).

de même mille désagréments et que l'Angleterre est le seul pays où vous puissiez être, dans ce moment, tranquille. Je crains que la poste ne manque ou ne parte trop tôt. Je t'écris demain, écris-moi beaucoup. J'ai entendu hier deux conversations de bourgeois les plus pacifiques et les plus calmes du monde qui m'ont fait frissonner d'horreur. Dans l'incertitude, j'écris deux mots à M<sup>de</sup> Grillon<sup>59</sup>, poste restante à Dunkerque ; ils ne diront rien, sinon que tu partes. Ainsi, si tu es à Ostende, ils pourront rester sans inconvénient à Dunkerque.

## 151

Le 25 janvier 1791, au soir

En recevant ton aimable lettre, j'ai un peu de honte à celle que je t'ai écrit samedi. Mais, vois-tu bien, tout cela est la même maladie, seulement les symptômes sont différents. Tu es tendre, je suis jaloux, tu es aimable, je suis maussade, au fond, tout cela revient au même, mais je conviens que vos formes sont meilleures. Malgré tous nos désirs, il est impossible que je vous mande que tout est tranquille. Peut-être que tout le sera bientôt mais lorsqu'hier il y a eu 8 hommes tués et 17 de blessés pour une rixe entre des chasseurs et le village de La Chapelle, lorsque les Jacobins mettent cela sur le compte du club monarchique, soit que cela soit vrai en effet, soit qu'ils aient besoin de cette manière d'exciter le peuple pour se remonter<sup>60</sup>, lorsqu'on nous annonce encore du tumulte pour demain, l'on ne saurait dire que Paris est tranquille. Je n'ai pas encore vu M<sup>r</sup> Bourèche, l'on m'a dit qu'il était difficile à voir. L'Alsace s'apaise<sup>61</sup>. Quand vous me parlerez d'événements politiques, envoyez-moi où vous savez, quand les lettres seront toutes simples, chez moi, mais jamais au Luxembourg<sup>62</sup>. Ma mère rembourse les dots de mes sœurs, pour moi, point, elle dit que je ne suis pas assez raisonnable, moi, je dis qu'elle l'est trop pour ne pas savoir que cent mille écus font plus de sept mille livres de rente. Au reste, mes sœurs sont au désespoir d'être remboursées et moi je suis fâché de ne l'être pas, voilà ce qui s'appelle contenter tout le monde. Ma tante prend les cent mille écus de M<sup>de</sup> de L-[évis], elle se ruine à plaisir, son petit p-[aien]<sup>63</sup> vient d'acheter à peu près pour cette somme des biens du clergé ; c'est un drôle de patriote. Voilà des nouvelles de famille. Vous prétendez que je n'en sais ou plutôt que je n'en dis pas de société. En voici une qu'heureusement l'on vient de me raconter chez ma sœur. Le petit Gravesure, votre ami, était ce soir au théâtre de Monsieur dans une loge fermée de colonnes seulement, excepté du côté du théâtre où la séparation est une grande glace, sa vue est à peu près aussi longue que sa taille ; en arrivant dans cette loge, il voit sa ridicule figure dans la glace, se salue, et dit au duc de Laval tout bas : « Quel est donc ce seigneur qui vient de me faire la révérence, il a l'air bien noble ». Cela vous divertira d'autant plus que la dernière réflexion n'est partie, à ce que l'on présume, que lorsqu'il a reconnu la méprise. J'ai trouvé ce soir l'amphitryon du pouvoir exécutif<sup>64</sup> bien triste, est-ce d'avoir trop fait ou pas assez fait ? Voilà de ces points d'histoire qui mettront les Saumaizes futurs à la torture<sup>65</sup> et vous, vous serez assez peu perspicace pour ne pas les entendre.

---

<sup>59</sup> Madame Grillon fait partie de la suite de Pauline de Lévis en Belgique puis en Angleterre. C'est une personne de confiance : le courrier poste restante sera souvent adressé à son nom. Son mari est aussi du voyage et le duc de Lévis pensera à les intéresser tous deux à ses affaires de commerce à Londres (v. lettre 218).

<sup>60</sup> Une bagarre intervenue le 24 janvier dans le village de La Chapelle (aujourd'hui dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) entre les « chasseurs des barrières » (les contrôleurs de l'octroi) et des contrebandiers avait dégénéré et provoqué en effet des morts (compte-rendu dans *Le Moniteur* du 29 janvier). L'affaire fit grand bruit, les gazettes s'en mêlèrent et les personnalités politiques l'instrumentèrent

<sup>61</sup> Voir lettre précédente.

<sup>62</sup> Résidence de Monsieur.

<sup>63</sup> Jean-Joseph Payen, régisseur de la ferme de Gournay (Seine-Saint-Denis, proche de Champs-sur-Marne) qui appartenait à la marquise de Marbeuf, devenu son homme de confiance, son intendant et certainement son amant. Il a acheté des biens nationaux, notamment le domaine du Chesnay ayant appartenu au prieuré de Gournay, et Gaston de Lévis semble bien penser que c'est avec l'argent provenant de sa famille maternelle à lui. Accusé d'accaparement, Payen sera guillotiné en même temps que la marquise, le 6 février 1794.

<sup>64</sup> Le pouvoir exécutif, c'est le roi. Cet « amphitryon », cet hôte, est-ce Monsieur, frère du roi, en son théâtre ?

<sup>65</sup> Claude Saumaise (1588-1653) est un érudit français, protestant fixé en Hollande, célèbre pour son immense culture. Gaston de Lévis emprunte ici à Nicolas Boileau (1636-1711) dans sa neuvième *Satire* : « et déjà vous croyez dans vos rimes obscures / aux Saumaizes futurs préparer des tortures ».

Je vous aime beaucoup trop pour être aussi loin.

Je recommande à M<sup>de</sup> votre mère la lecture de son petit journal favori. Voici ce que j'y ai trouvé l'autre jour, en le parcourant sur sa parole.

Question : voulez-vous savoir pourquoi M<sup>f</sup> de La Fayette est l'enfant gâté de toutes les femmes ?

Réponse : c'est que, comme il a dit publiquement que l'insurrection est le plus saint des devoirs, ces dames croient qu'il est toujours en état de le remplir.

Voilà certes un très bon ouvrage, et Popotte qui me dit l'autre jour bien froidement : « L'objet de mes amours, c'est actuellement le général autrichien qui commande dans les Pays-Bas » et qui prononce son nom tout de travers<sup>66</sup>. Vivent les dames réservées pour lire et dire des sottises.

[Le 16 février 1791<sup>67</sup>]

[Manquent les quatre premières pages de la lettre]

(...) une tuerie qui ne servirait à rien, si ce n'est une prodigieuse fermentation dans Paris qui pourrait bien finir par un carnage affreux. Pour prévenir un pareil malheur, je fis sortir M<sup>rs</sup> de Parabère et Breuilpont et je leur dis qu'il paroissait que les spectateurs étaient trop nombreux dans le rendez-vous que nous avions choisi, que notre intention étant non point d'arranger mais de vider l'affaire, il était désirable pour les combattants que cela se terminât le plus promptement possible, qu'ainsi il fallait qu'ils eussent la bonté d'indiquer à une ou deux lieues de Paris un rendez-vous où nous nous rendrions tous les six seulement. Ces M<sup>rs</sup> nommèrent alors le café du Ranelagh. Je leur dis que j'allais donner ordre à mon cocher de s'en retourner à Paris et je les priai d'en faire de même. A la barrière de l'Étoile, je fis tourner à droite, nous passâmes devant la Muette<sup>68</sup> et nous arrivâmes. Ces M<sup>rs</sup> nous suivirent bientôt. Dans le café, j'eus une discussion assez vive avec les deux témoins, prétendant et avec raison que c'était à M<sup>f</sup> de Pontécoulant, offensé, de tirer le premier ; il la termina en disant que, du moment que cela pouvait être douteux, il ne réclamait point cette priorité et que l'on tirerait ensemble. Alors, l'on nous proposa de marcher l'un sur l'autre, ce que je refusai absolument, ce genre de combat étant très désavantageux pour celui qui est le moins leste et le moins exercé, et d'ailleurs étant d'une barbarie horrible puisque celui à qui il reste un coup à tirer peut venir appuyer son pistolet sur la poitrine de son adversaire et le massacrer ainsi, ce qui, à la honte de l'humanité, est arrivé souvent. Trois des témoins ayant déclaré qu'ils ne souffriraient point ce genre de combat, l'on convint qu'ils tireraient après qu'un des témoins aurait frappé trois coups dans sa main. L'on convint aussi que si l'un des pistolets ratait ou ne partait pas, cela serait compté comme tiré. Il fut ensuite question de fixer la distance à laquelle se placeraient les combattants, elle peut varier depuis six jusqu'à 15 pas. Je me trouvai alors dans une des plus grandes perplexités que vous puissiez imaginer, cherchant comme de raison ce qui pouvait être le plus avantageux ou plutôt le moins désavantageux à M<sup>f</sup> de Pontécoulant. Je me disais : si je les rapproche, ils se tueront bien plus facilement, si je les éloigne, la vue basse aura encore plus de désavantages. Vous n'imaginez pas combien il est terrible de se dire que d'une bonne ou mauvaise combinaison de vos idées dépend la vie de votre ami (je vous parle toujours de moi parce que d'Ermenonville me laissait tout faire, étant horriblement inquiet, cherchant à le cacher et étant tout décontenancé, au lieu que j'étais, comme lorsqu'on vous saigne et que je vous tiens le bras, soutenu par l'extrême occupation et n'ayant pas le temps de perdre la tête). Je me décidai pour

<sup>66</sup> Le maréchal baron Charles de Keuhll, commandant en chef des troupes impériales aux Pays-Bas.

<sup>67</sup> Il manque la première feuille de cette lettre, c'est-à-dire les quatre premières pages, et donc la date. Il doit s'agir de la lettre dont parle Gaston de Lévis le 21 février, écrite le mercredi précédent, donc le 16 février, qui s'était perdue en route et dans laquelle il racontait à sa femme le duel dont il avait été témoin ; Pauline ayant appris l'affaire par une autre voie en avait été inquiète, d'où la lettre du 21 pour la rassurer. Ce manque nous prive sûrement du motif du duel qui avait opposé Pontécoulant, l'ami de Gaston de Lévis (voir le Journal de 1784 et les lettres 102 et 108), et M. d'Oilliamson, et dont les témoins étaient Gaston de Lévis et Stanislas de Girardin, seigneur d'Ermenonville (v. note de la lettre 113) pour le premier et messieurs de Parabère et de Breuilpont pour le second

<sup>68</sup> Château de la Muette (Paris, 16<sup>e</sup> arr<sup>dt</sup>) ; le Ranelagh était une rotonde pour les concerts (du nom de lord Ranelagh qui avait élevé le premier édifice du genre à Chelsea en 1750) élevée en 1774 à proximité de ce château, en bordure du bois de Boulogne

dix pas et en voici la raison que je trouvai péremptoire : s'ils sont à quinze pas, M<sup>r</sup> d'Oillamson tirera moins bien qu'à dix mais M<sup>r</sup> de Pontécoulant, ne faisant plus que l'entrevoir, le manquera certainement ; à six pas, c'est si près qu'ils pourraient se tuer tous les deux ; ainsi, dix pas vaut mieux. Nous chargeâmes ensuite les pistolets. M<sup>r</sup> de Parabère avait apporté une belle boîte de bois poli qui contenait une infinité de petits outils et toutes les recherches que l'on peut désirer pour se tuer plus commodément. Tout cela fut inutile car, lorsque les pistolets furent chargés, il arriva un jacquet<sup>69</sup> qui apportait à M<sup>r</sup> d'Oillamson une autre paire de pistolets qu'il avait achetés la veille 80 louis et qui étaient à secret. La joie qu'il fit paraître en recevant ses pistolets me fit plaisir parce que je jugeai que l'homme susceptible de si fortes émotions ne devait pas avoir la main aussi sûre que celui qui était de sang froid. Et d'ailleurs je connais si parfaitement Pontécoulant que je jugeai qu'il trouverait ridicules des pistolets de 80 louis et que son horreur pour la mécanique lui ferait croire que des pistolets compliqués n'étaient jamais aussi bons que des pistolets simples et je ne me trompai point. Après les plus ennuyeux préparatifs, nous entrâmes dans le bois et, ayant trouvé une place convenable, nous marquâmes dix pas fort courts. Ces M<sup>rs</sup> se déshabillèrent et se placèrent. Ce fut alors que j'eus une véritable inquiétude. Vous ne savez peut-être pas bien ce que c'est que dix pas, amusez-vous à les compter dans votre chambre, figurez-vous ensuite deux hommes grands, allongés, avec deux pistolets fort longs et vous verrez si cela n'est pas réellement à croire qu'ils ne sauraient se manquer. Le signal donné, ils se tirèrent presque ensemble. Le pistolet de Pontécoulant rata ; il dit le plus froidement du monde « je crois que mon pistolet n'est pas parti ». L'adversaire lui cria « cela ne fait rien, monsieur, il est convenu que cela comptera ». « Je ne dis assurément pas le contraire », répondit Pontécoulant, « je dis seulement que mon pistolet n'est pas parti ». Je donnai à Pontécoulant l'autre pistolet, M<sup>r</sup> d'Oillamson en reprit un second et, après un autre signal, ils tirèrent encore ; pour cette fois, les deux pistolets partirent. La balle de Pontécoulant était tirée parfaitement juste, mais trop bas ; elle laboura la terre entre les jambes de M<sup>r</sup> d'Oillamson et le couvrit de terre ; pour lui, il sentit son chapeau remuer et nous le trouvâmes légèrement effleuré. L'honneur, ce tyran cruel, était satisfait, les quatre témoins en convinrent. Je dis que, lorsqu'il n'y avait que des propos entre de si braves gens, il était impossible que ce ne fût pas un malentendu et nous les fîmes embrasser. J'en étouffe et vous aussi, j'espère. J'ajouterai cependant que ce fut avec un grand plaisir que je remarquai après le combat terminé, que ce malheureux pistolet qui n'avait pas parti avait raté tout à fait. Quelqu'étrangère que vous soyez à ces sortes de matières, vous sentirez aisément le plaisir que j'ai eu lorsque vous saurez que quand l'amorce prend et que le coup ne part pas, c'est ordinairement la faute de celui qui a chargé au lieu que quand l'amorce ne prend pas, c'est la faute de la pierre ou des ressorts. J'ai dormi cette nuit 9 h ½ de suite. Mais j'ai peur que ma lettre ne parte pas, je vous écrirai demain ce que l'on dira dans le monde et je vous embrasse aujourd'hui. Montrez ma lettre à votre maman.

Le 21 février 1791

... Je vous conteraï quelque jour des particularités de M<sup>r</sup> de Parabère, l'un des témoins contre nous, qui sont comiques. Je crois vous avoir parlé de sa belle boîte plus grande que votre nécessaire, qui renfermait les pistolets avec tous leurs ustensiles, mais vous ai-je dit qu'il avait 2 ou 3 espèces de poudre qu'il bourrait avec un petit pain de cire vierge, qu'il se délectait dans tous ces funestes apprêts qu'il a prolongés une bonne heure et qu'après les quatre coups de pistolet, lorsque nous proposâmes d'en rester là, il dit à d'Ermenonville qu'il connaît beaucoup : « Tu as raison car, le diable m'emporte, ils tireraient toute la journée sans se toucher ; imagine-toi, mon cher, que voilà le troisième dimanche de suite que je viens ici et il n'y a jamais rien de fait, cela est aussi trop ennuyeux ». Et ne croyez pas que ce soit de méchanceté ni d'atrocité qu'il dise tout cela, c'est un fort bon enfant, mais il a la manie des combats comme l'on a celle du jeu, pas de plus grand plaisir dans le monde pour lui que d'être témoin, si ce n'est de se battre lui-même. C'est un excellent personnage à placer incidemment dans un roman. L'année dernière, il s'était e-[xercé] à toutes les espèces d'armes et il était à la tête de cette

---

<sup>69</sup> Un valet.

sage coalition dont vous avez sûrement entendu parler qui, composée d'une cinquantaine de jeunes étourdis, voulait par des combats singuliers détruire les 30 mille hommes de garde nationale. A l'Opéra, il cherche querelle à un honnête épicier qui était en sentinelle à la porte du foyer, il le coudoie et lui dit de prendre garde à son sabre, que, s'il savait s'en servir, il ne le tiendrait pas aussi gauchement ; l'épicier répond qu'il n'est pas bien difficile de se servir d'un sabre ; Parabère le pousse, le défie : rendez-vous au bois de Boulogne et combat au sabre. A peine sont-ils en garde que l'épicier lui applique deux coups qui lui emportent un morceau de la cuisse et du bras, il reste quinze jours à se faire guérir et disait à ses amis en rentrant dans le monde : « Ce malotru d'épicier m'a blessé contre tous les principes de l'escrime, imaginez-vous qu'il ne m'a pas donné le temps de croiser le sabre, mais l'on doit s'attendre à de pareilles choses de la part de ces gens-là ». Je vous demande à présent si Molière a outré dans *Le Bourgeois gentilhomme* en représentant Nicole tirant la tierce avant la quarte.

Adieu, ma petite, je vous écrirai autre chose moins drôle mais plus tendre la prochaine fois.

## 166

Paris, le 14 mars 1791

Je vous écris un mot parce que je suis pressé et que depuis deux jours j'ai un grand mal de tête et une espèce de courbature, ce qui, je crois, tient au printemps qui s'est déclaré d'une manière trop subite. Cette lettre ne devant point être ouverte, je vais vous parler net sur ma position particulière. Je ne répéterai point ce que je vous ai dit sur les affaires publiques parce que cela est exact et qu'il n'y aurait que des anecdotes à y ajouter.

Pour moi, ce qui m'inquiète terriblement, c'est la mauvaise santé du roi. Cet homme est bouffi d'humeurs, il a depuis dix ans les jambes ouvertes, il mange prodigieusement et des choses fortes, il ne fait point d'exercice. D'ailleurs l'on ne saurait douter que les deux extrêmes des deux partis ne se consolassent facilement de sa mort, ce qui laisse le champ libre à de terribles soupçons. Au reste, il est hors de danger pour le moment, mais voyez un peu ce qui arriverait s'il venait à mourir. Monsieur serait constitutionnellement régent et savez-vous ce que c'est que Monsieur à présent ? A la faiblesse naturelle s'est jointe une dévotion superstitieuse et érudite, il sait tous les passages des conciles, m'ennuie à pleurer de citations évangéliques, enfin il n'y a pas de prêtre réfractaire qui sache mieux et la constitution civile du clergé et ses défauts, etc., les propos les plus aristocratiques et dans le mauvais genre. M<sup>de</sup> de Balby<sup>70</sup> est plus déchaînée que jamais, elle me déteste et le dit hautement, les Jacobins le lui rendent bien et ne la laisseraient pas tranquille à Paris. Ainsi, ce serait donc sur moi que roulerait tout entier le pesant fardeau de mener M<sup>f</sup> le régent. Mais il aurait des scrupules, il y aurait tel décret ecclésiastique qu'il refuserait net, telle intrigue aristocratique qu'il favoriserait ou au moins qu'il ne déjouerait pas. Je vous prie de me dire si avec tout cela il n'aurait pas beau jeu pour recommencer Charles 1<sup>er</sup>. Pour moi, je ne me soucie point du tout du rôle de Strafford<sup>71</sup>. Aussi, mon parti est pris : à la première mesure antipatriotique, je le quitte avec éclat et ne le verrai plus de ma vie, mais jugez tout le tracas que cela me donnerait tant que je serais embarqué dans cette frêle nacelle. J'oubliais de vous dire que la reine serait écartée de tout gouvernement et que Monsieur n'en serait pas moins un courtisan respectueux. C'est tout ceci qui me fait vous tenir éloignées. Comme nous pourrions ou du moins que vous serez bien aise de savoir où les choses en seront, voici une espèce de chiffre dont je me servirai avec vous, mais pensez que dans vos réponses, il faut mettre un peu d'adresse. Souvenez-vous surtout de ma dénomination lorsque vous voudrez me conseiller quelque chose de relatif aux affaires.

Le roi s'appellera ..... mon neveu

La reine..... mon beau-frère

---

<sup>70</sup> Anne de Caumont-La Force, comtesse de Balbi (1758-1842), maîtresse officielle du comte de Provence.

<sup>71</sup> Charles 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre de 1625 à 1649, en butte aux revendications de son Parlement, fit mine d'accepter une limitation sévère des prérogatives royales, mais il ne la respecta pas, dissout le Parlement et mena une politique absolutiste accompagnée d'une politique religieuse autoritaire, en faveur de l'Église anglicane mais avec des complaisances pour le catholicisme qui provoqua la révolte de l'Écosse et l'opposition des parlementaires à majorité puritaine. Le tout amenant la déposition du roi, son jugement, sa condamnation et son exécution. Thomas Wentworth, lord Strafford, fut le plus proche conseiller de Charles 1<sup>er</sup> lequel, devant les oppositions, le lâcha et le laissa condamner à mort et exécuter en 1641.

Monsieur..... ma sœur  
 Moi..... M<sup>f</sup> de M...  
 L'Assemblée..... votre jardin anglais  
 Les aristocrates..... M<sup>f</sup> Gelinek  
 Les jacobins..... M<sup>f</sup> Bourèche  
 M<sup>f</sup> le prince de Condé..... Vezel, garde chasse<sup>72</sup>.

180

Paris, 23 juin 1791

Vous m'avez demandé de vous marquer exactement les nouvelles. Je vais exécuter vos ordres. Le roi et toute sa famille est parti dans la nuit du lundi au mardi. Monsieur et Madame sont partis en même temps du Luxembourg<sup>73</sup>. L'on ne s'est aperçu de cette fuite que le mardi à huit heures du matin, vous jugez du petit mouvement que cela a occasionné dans Paris. L'A[sssemblée] a fait venir les ministres, leur a ordonné de se passer de sanction et d'exécuter les décrets. Toute la journée du mercredi s'est passée de même, dans une extrême agitation et sans autre désordre que celui de plusieurs personnes un peu battues et menacées d'être pendues. Enfin, à onze heures du soir, l'on a reçu la nouvelle que le roi, la reine et ses enfants ont été arrêtés à Varenne, village à 4 lieues de Stenay et six des frontières<sup>74</sup>. Des dragons que M<sup>r</sup> de Bouillé<sup>75</sup> avait envoyés pour protéger leur passage ont été désarmés ou plutôt se sont rangés pour le peuple. L'Assemblée a envoyé M<sup>ts</sup> Péthion, Barnave et Latour Maubourg<sup>76</sup> avec de très amples pouvoirs pour ramener le roi à Paris et arrêter M<sup>r</sup> de Bouillé.

La proximité des frontières et la grande apparence que M<sup>f</sup> le comte d'Artois<sup>77</sup> y était avec ce corps de troupes autrichiennes annoncé depuis longtemps pour passer des Pays-Bas en Brisgaw<sup>78</sup> fait regarder comme très possible une entreprise de vive force pour enlever le roi à Varenne. Il est dix heures et il n'y a pas de nouvelles. Il faut attendre. Je connais votre impatience. Le courrier m'a dit n'avoir vu ni Monsieur ni Madame ; j'espère qu'il aura tout vu et je les crois rendus en Flandre<sup>79</sup>. Tous ces événements n'auront et ne peuvent avoir que de terribles suites. Adieu. Le feu m'a fait justice de votre dernière lettre. Si elle est vraie d'un bout à l'autre, j'ai eu tort, mais c'est que je n'aime point les mauvaises nouvelles ; si elle est fausse, j'ai eu raison.

187

Paris, le 20 juillet 1791

J'avais tort, l'autre jour, de partir pour Ennery, dans la persuasion qu'il n'arriverait rien. A peine étais-je hors de Paris que le peuple avait pendu deux malheureux particuliers, l'un perruquier, l'autre

<sup>72</sup> Tous ces noms ne doivent pas détonner dans la correspondance échangée entre Gaston et Pauline de Lévis ; ils correspondent à des personnages ou des lieux existants ; Gelinek et Bourèche s'occupent de la gestion du domaine d'Ennery, ils sont souvent cités dans cette correspondance.

<sup>73</sup> Monsieur, frère du roi, comte de Provence (futur Louis XVIII), et sa femme résidaient au Palais du Luxembourg (aujourd'hui siège du Sénat).

<sup>74</sup> Varennes-en-Argonne, Meuse.

<sup>75</sup> François Claude, marquis de Bouillé (1739-1800), avait été nommé en 1789 commandant des Trois-Evêchés, puis de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté. La famille royale l'avait chargé d'organiser sa fuite.

<sup>76</sup> Jérôme Pétion de Villeneuve (1756-1794) et Antoine Barnave (1761-1793) étaient alors considérés comme des chefs du « côté gauche » de l'Assemblée ; le second, touché par les malheurs de la reine à l'occasion du retour de Varennes, tenta de sauver la monarchie, il fut arrêté et exécuté en 1793. Marie Charles César du Fay, comte de Latour-Maubourg (1757-1831), député de la noblesse du Puy, émigra en 1792 avec La Fayette.

<sup>77</sup> Sur le comte d'Artois, voir note de la lettre 142. Il venait, le 15 juin 1791, de se fixer à Coblenz en train de devenir le principal centre de rassemblement des émigrés français.

<sup>78</sup> Brisgau, région d'Allemagne (Bade-Wurtemberg), limitrophe de l'Alsace et de la Suisse.

<sup>79</sup> Par Avesnes et Maubeuge, ils sont en effet arrivés à Mons, en Belgique.

invalide, qui prêchaient la tranquillité et la soumission aux lois<sup>80</sup>. La garde ayant été repoussée et le tumulte croissant toujours, l'on a publié la loi martiale. Le drapeau rouge est arrivé au Champ de Mars, à peine est-il entré que la canaille qui remplissait les glacis qui forment le cirque ont jeté des pierres et tiré des coups de pistolets sur la garde nationale, elle a répondu d'abord en tirant en l'air, à la fin, elle a fait feu tout de bon. Douze personnes ont été tuées et autant environ ont été blessées et toute la foule, au lieu de songer à résister, s'est enfuie, mourant de peur<sup>81</sup>. L'on a bientôt fait un décret depuis longtemps sollicité par tous les amis de l'ordre pour faire arrêter et sévèrement punir tous ceux qui conseilleraient par écrit ou dans les assemblées publiques le meurtre, le pillage et la désobéissance à la loi. La municipalité a défendu de son autorité privée tous les groupes et a ordonné à la force armée de les diviser, ce qui a été exécuté sur le champ. Tout ce qu'il y avait de gens honnêtes et bien vêtus battaient des mains, même au Palais royal, en voyant les nombreuses patrouilles faire des évolutions et arrêter les *motionnaires*.

Paris, le 23 juillet 1791

Le colonel votre ami part, il est sûr, la poste ne l'est guère, j'en profite. D'abord, je vous envoie un billet de Monsieur que je trouve bien pour les circonstances ; le tout, c'est de toucher ces diables de 50 mille écus de ma finance. Il a donné la place à M<sup>f</sup> d'Avarey le fils<sup>82</sup>, qui m'écrit à ce sujet une grande lettre de compliments amphigouriques. Vous garderez avec soin le billet de Monsieur. Vous garderez aussi une grande médaille que vous trouverez dans la petite boîte que je vous envoie, les autres sont destinées à mylord Lansdown, on m'a dit qu'il les aimait, je lui envoie les portraits de M<sup>rs</sup> Necker et La Fayette, non comme grands hommes, vous le lui direz, mais comme personnages célèbres, à l'égard de celle du canal de Picardie, c'est un chef d'œuvre de l'art monétaire. Vous m'avez dit que vous passeriez l'été avec la société de Bowood, je croyais que vous y retourneriez, écrivez-moi là-dessus.

Venons à un sujet plus sérieux. Il s'agit de ma conduite dans les circonstances présentes, elle est décidée dans tous les cas. Si l'on nous laisse finir tranquillement l'Assemblée, je saute la Manche et s'il y a des dissensions civiles, je les regarderai faire sans m'en mêler car, voyez-vous, j'aime avant tout la paix et puis, tout de suite après, la liberté. Hors voilà pourquoi je n'aime pas la Constitution décrétée parce qu'il m'est prouvé mais tout à fait que jamais l'on ne sera tranquille, donc jamais heureux avec toutes ces institutions demi-philosophiques et demi-monarchiques. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'aime pas le despotisme, c'est pour lui, quoi qu'ils disent, que les princes viendront combattre, vous voyez donc bien que je serais entre le marteau et l'enclume, craignant également le succès des fous pour lesquels je me battrais et des tyrans que j'attaquerais. Ainsi, je me regarderai comme le plus heureux du monde si je puis être spectateur tranquille de cette querelle, mais j'ai bien peur que l'on n'attaque avant la fin de l'Assemblée, alors, la neutralité devient impossible puisqu'il faudrait fuir et c'est ce que je ne ferai jamais, je servirai donc dans l'armée patriotique, mon rang me donne le droit à un régiment, je le prendrai, je demanderai le commandement des gardes de l'Oise et j'irai comme les autres voir si le sabre des uhlands est bien affilé. Dans ce cas, si je peux (ce qui est ma manie depuis l'âge de quinze ans), me jeter dans une place, quelque médiocre qu'elle soit, je vous réponds que je n'en sortirai qu'avec gloire et par une capitulation honorable ou j'y vendrai chèrement ma vie et beaucoup plus que je ne la prise. Dans ce cas de guerre arrivant, je deviendrai

---

<sup>80</sup> C'étaient des personnes qui travaillaient sous l'estrade de l'autel de la patrie et qu'on prit pour des comploteurs installant une bombe ; interrogés, on les avait relâchés mais la foule crut à une clémence condamnable et s'empara d'eux pour faire justice elle-même.

<sup>81</sup> Il s'agit du « massacre du Champ de Mars », le 17 juillet 1791. Une pétition des Cordeliers réclamant l'établissement de la République avait été portée sur l'autel de la patrie, élevé au Champ de Mars le 14 juillet, une grande foule s'était rassemblée, le maire de Paris, Bailly, proclama la loi martiale et La Fayette ordonna à la Garde nationale de tirer sur la foule qui refusait de partir. Il y eut au moins 50 morts.

<sup>82</sup> Antoine de Bésiade, comte d'Avarey (1759-1811). Maître de la garde-robe de Monsieur, il aida à sa fuite en juin 1791 ; ils arrivèrent ensemble à Coblenz où le prince le nomma capitaine de ses gardes en remplacement du duc de Lévis. Il sera toute sa vie l'ami et le confident du futur Louis XVIII.

enragé démagogue et il le faudra bien, sans cela l'on courrait le risque d'être pendu par sa troupe, ce que je n'aimerais guères.

L'on nous parle de train de conspiration à Paris, je ne le crois pas beaucoup. Ce que [je] pense qui arrivera est ceci et j'en prends acte : le Comité de Révision aura fini dans 5 jours, l'Assemblée aura décrété la charte constitutionnelle le 15 août, le roi ira à Fontainebleau l'accepter, il fera un petit préambule patriotique, que ses yeux se sont ouverts, le vœu des François, le sien de les rendre heureux et même à leur manière &, &, alors, avec cette nation légère, tout sera oublié, les amis de l'ordre prêcheront l'obéissance au roi et à la loi et quinze jours après, toute la famille délogera sans trompette et pour le coup ira droit à Bruxelles, alors la guerre, les manifestes, &, &, et tout fondra sur la malheureuse France. Je souhaite beaucoup me tromper mais il y a de grandes probabilités pour tout ceci. Adieu, je vous embrasse. Encore six semaines et nous serons plus habiles que nous ne sommes. Prenez les 200 livres chez le banquier mais expliquez-vous un peu mieux que vous ne faites. Si les 1000 livres par mois dont vous me parlez étaient pour vous seule, il faudrait déloger bien vite, attendu que de toute impossibilité je ne saurais vous assurer cette somme seulement pour six mois après vos 200 livres sterling. Pensez que votre pension ne sera pas plus respectée, quoiqu'elle soit assurée par votre contrat de mariage, que tous nos autres biens et qu'elle ne sera pas à l'abri des confiscations respectives, des séquestres et autres gentillesses patriotiques et contre-révolutionnaires.

205

Paris, le 18 septembre 1791

Je ne vous écrirai qu'un mot parce qu'il est excessivement tard ce soir ou plutôt ce matin et que je pars à 7 heures pour Ennery.

Paris a offert toute la journée et surtout le soir le spectacle le plus intéressant. La Constitution a été proclamée ce matin au bruit de 130 pièces de canon. L'on a été au Champ de Mars, toute la garde nationale était sur pied, le temps était froid, le vent fort et cependant, tout le monde était dehors. Le soir, l'air s'est radouci, le vent est tombé, la nuit était noire, Paris a été en un instant éclairé de mille feux. Un peuple immense remplissait les rues, j'ai suivi la foule et j'ai été porté aux Thuilleries. Le château était superbement illuminé, des pots à feu dessinaient la façade et brillaient jusques sur la couverture, le jardin était décoré de *pyramides*, de lampions. Mais ce qui était réellement au-dessus de toute description, c'était le coup d'œil des Champs *Elisées* : ce n'était pas comme l'année dernière un lampion à chaque arbre (ce qui cependant avait été admiré à juste titre), aujourd'hui, des guirlandes de feu réunissaient les arbres des quatre allées du milieu et allaient se rattacher aux pavillons des barrières de l'Etoile magnifiquement illuminés, les autres allées étaient éclairées diversement, les gazons étaient ornés d'obélisques, de différents jeux, de nombreux orchestres faisaient sauter en cadence d'innombrables contredanses, d'immenses ronds les entouraient et suppléaient par leurs chants à la musique qu'ils ne pouvaient pas entendre de si loin, mille fusées s'élevaient de toutes parts et retombaient en étoiles brillantes. J'étais monté sur le piédestal de la statue de Louis XV avec 3 ou 4 personnes et je jouissais de ce spectacle de fées lorsque de grands cris se firent entendre, tout le monde courait du côté du quai. C'était le roi qui venait avec sa famille voir les illuminations. La foule s'est précipitée sur son passage, les danses ont cessé tout à coup, l'on était encore pressé à deux cent pas de la voiture, au même instant, comme à un signal, cent mille cris de Vive le roi ! ont retenti jusqu'aux cieux, les chapeaux ont été en l'air, Vive la reine, Vive le dauphin ! Et il n'y a pas deux mois que, sur cette même route, au même lieu, l'on conduisait au milieu des piques fatales, des faux menaçantes et d'une triple haie de baïonnettes cette même famille pour la renfermer dans une étroite prison. Qu'avait-elle fait alors et qu'a-t-elle fait depuis ? Aujourd'hui l'ivresse était au comble, la marche ressemblait à un triomphe. L'on a repris les amusements encore plus pour en montrer l'étonnant spectacle au roi et à la reine que pour y prendre part soi-même. Ils sont repartis au bruit d'unanimes applaudissements, les danses, les jeux ont continué, j'ai été moi-même invité deux ou trois fois à remplir une place vacante à une contredanse par d'honnêtes et de jolies bourgeoises, j'ai refusé poliment, mais il n'en a pas été de même des ronds qui m'ont entouré deux fois et où il a fallu prendre une part active. Au second, j'essayais de m'évader ; « mon frère », m'a dit un chasseur en me serrant

la main cordialement mais un peu fort, « si vous vous portez bien, dansez avec nous, si vous êtes malade, regardez-nous, cela vous fera du bien ». Partout, même joie douce et pure, pas une patrouille, mais aussi pas une querelle, l'image du bonheur et de la fraternité. Pauvre peuple, tu te réjouis, tu danses et des maux innombrables sont près de fondre sur toi, des forces étrangères s'appêtent à ravager tes campagnes et à noyer tes villes dans le sang, à eux des Français ne craindront point de joindre leurs coupables efforts et ce seront tes plus cruels ennemis. L'hydre de la fiscalité s'appête à te dévorer et, pour comble d'horreur, la famine hideuse te menace de sa gueule affamée. Tremble, peuple insensé, et vois l'abîme ouvert sous tes pas. Mais non, danse, la prévoyance du malheur est un malheur de plus. Ces réflexions ne me sont point venues en vous écrivant, je les faisais en m'en retournant chez moi, la lune a paru entre deux nuages, elle a pâli les illuminations et je suis rentré le cœur serré, il s'épanche dans le tien.

Adieu.

Ma poitrine va beaucoup mieux, j'avais bien besoin de cette saignée.

234

21 juin 1792

Le train que je vous avais annoncé a eu lieu hier. Pour cette fois, il n'était pas mal et je puis, de plus, vous en parler sagement, n'ayant quitté le château qu'environ une heure.

L'on savait depuis dimanche que les deux célèbres faubourgs St Marceau et St Antoine comptaient venir hier mercredi à l'Assemblée, aux Thuilleries, planter un mai, ce qui, par parenthèse, est fort à la mode à Paris, chaque corps de garde ayant le sien, et aller de là présenter au roi une pétition ou faire pis. Dès le matin, beaucoup de gendarmerie à cheval garnissait le carrousel, plusieurs bataillons de gardes nationaux étaient dans le jardin et dans les cours. Vers midi, les piques sont en effet arrivées à l'Assemblée, qui a délibéré quelque temps si elle les recevrait, mais, un peu influencé par une pétition de 20 000 hommes, le côté droit a fait une molle résistance et ils se sont mis à défilier dans la salle. Pendant ce temps, de grands cris se faisaient entendre autour du château. Le jardin avait été ouvert, puis on avait voulu le fermer, enfin il fut escaladé de tous côtés et rempli d'un peuple immense. La garde nationale était rangée sur la terrasse et ne laissait approcher personne des fenêtres de manière que la procession de piques, de faux, de fourches etc. etc., défilait assez paisiblement et se bornait à des injures contre M<sup>r</sup> Veto et sa famille<sup>83</sup>.

Le roi avait une très bonne contenance, ainsi que la reine, sa fille et sa sœur, ils venaient souvent dans le cabinet où nous étions au nombre d'une trentaine environ. Il y avait dans la pièce qui précède à peu près 60 ou 80 personnes. A deux heures, l'on vint dire au roi que tous ces gens habillés de noir (la Cour est en deuil) offusquaient la garde nationale de l'intérieur et qu'elle voulait recommencer la journée du 28 février 90<sup>84</sup>. Le roi nous engagea fortement à nous retirer et, comme quelques personnes insistaient pour rester, l'huissier les fit sortir.

J'avais dès le matin laissé ma redingote et un pain chez M<sup>de</sup> de Tourzel<sup>85</sup> et, voyant que tout cela n'était point fini, je montai chez son fils qui loge dans un entresol précisément au-dessus du roi, avec M<sup>rs</sup> de Brézé, de Brige, Talmont<sup>86</sup>, en tout 7 ou 8. Nous restâmes là jusqu'à trois heures et demie, que l'on nous fit descendre pour dîner. La procession de piques durait toujours, mais il paraissait que la journée finirait paisiblement. Je sortis donc pour aller dîner chez ma sœur. Je n'étais pas au bout de la cour que je vis la grande porte ouverte et une foule de gens à piques se précipitant vers le château à travers deux haies de gardes nationaux et de gendarmerie qui les laissaient faire. Je rentrai bien vite

---

<sup>83</sup> Le roi : ce surnom est une allusion au droit de veto que détenait le roi et qu'il a plusieurs fois utilisé contre les décisions de l'Assemblée.

<sup>84</sup> Erreur pour 28 février 1791 : c'est la journée des « chevaliers au poignard » (voir lettre 162).

<sup>85</sup> Louise Elisabeth de Croÿ, marquise de Tourzel (1749-1832), la gouvernante des enfants royaux.

<sup>86</sup> Henri Evrard, marquis de Dreux-Brézé (1762-1829), grand maître des cérémonies de France ; Christophe Joseph de Malbec, comte de Briges (1761-1795), premier écuyer du roi. Le troisième peut être Antoine Philippe de La Trémoille, prince de Talmont (1765-1794), futur chef vendéen ; on sait qu'il émigra en Angleterre en 1792 avant de revenir en France en 1793 (*Dictionnaire de biographie française*, t. 19, *op. cit.*), mais on ne dit pas à quelle date ; était-il à Paris au mois de juin ?

chez M<sup>de</sup> de Tourzel pour prendre mon épée que j'y avais laissée et me joindre à ces messieurs. Pendant qu'ils prenaient leurs armes, les canonniers qui étaient sous nos fenêtres firent mine de tirer, mais quelques fusils dirigés contre eux presque à bout portant les y firent renoncer. Nous courûmes pour monter chez le roi par un petit escalier, la grille était fermée, quelques grenadiers la défendaient en dedans et ne voulurent jamais l'ouvrir, les gens à piques nous poussaient par derrière pour entrer avec nous. Avec assez de peine, nous remontâmes chez M<sup>de</sup> de Tourzel pour voir si quelque communication intérieure ne nous mènerait pas chez le roi ou la reine. Pendant que nous cherchions inutilement, nous entendions sur nos têtes, dans les appartements, un bruit affreux de gens qui se battent, qui culbutent des banquettes et de portes brisées. Indignés de nous voir retenus dans un entresol (où nous aurions fini par être égorgés) pendant que l'on attentait aux jours du roi et de sa famille, nous ressortîmes pour tâcher de pénétrer avec les piques dans l'intérieur. Ce fut là qu'en essayant de passer par une porte qui était déjà dans la possession des sans-culottes, un d'eux qui la gardait me donna un coup de marteau dans le creux de l'estomac, ce qui, pour le moment, me mit hors de combat. N'étant plus bon à rien, je regagnai tout doucement mon chez moi, mais c'était si peu de chose qu'au bout d'une heure à peu près, j'étais en état de marcher très joliment sans avoir fait autre chose que de mettre un verre de vin en compresse et d'en avoir avalé un autre. Aujourd'hui, je ne m'en sens presque pas, c'est un peu noir et jaune, mais tout à fait extérieur et je n'en parlerais pas si je n'avais peur que quelque officieux ne vous écrivît en exagérant la chose. D'ailleurs, il faut que vous sachiez tout.

Reprenons le fil de mon récit. Les gens à piques, en arrivant par le grand escalier dans la salle des gardes chassèrent les gardes nationales qui se replièrent en désordre dans les appartements, ce qui causait tout le bruit que j'avais entendu de chez M<sup>de</sup> de Tourzel. Le roi, voyant les portes enfoncées et entendant les cris affreux dont retentissait le château, s'avança en demandant ce qu'on lui voulait, la reine sortit de chez elle en courant et voulait se jeter au-devant d-[...] <sup>87</sup> sans un huissier qui l'arrêta de force, la pauvre femme se trouva mal, on la reconduisit ou reporta, comme vous voudrez, chez ses enfants. Toutes les portes furent alors enfoncées, les fenêtres escaladées, tout, jusqu'aux combles et à ces deux terrasses qui joignent les ailes au gros pavillon, fut plein de la horde infernale d'hommes et de femmes armés. Dans ce tumulte, un grenadier, l'on dit Santerre <sup>88</sup>, présenta un bonnet rouge au roi, en le menaçant ; il le mit sur sa tête et l'y garda plus de trois heures. Pethion <sup>89</sup> arriva, harangua le peuple et le roi, enfin, pour tâcher de faire écouler cette foule immense, l'on plaça le dauphin sur la table du Conseil, la reine derrière lui avec quelques femmes, Pethion, le roi en bonnet rouge à côté de lui et des grenadiers un peu en avant pour écarter les piques qui défilèrent ainsi pendant plus de trois heures en jurant, en vomissant les injures les plus atroces. C'est dans cet état que je trouvai les choses lorsque je pus revenir au château et, dans la salle qui précède celle où se tenait le roi, j'ai entendu des bouchers dire : « Tant qu'on ne verra pas sur des piques la tête de ces deux monstres, le peuple ne sera pas heureux ».

L'Assemblée envoya un peu tard des députations et, à dix heures du soir, tout était fini, beaucoup, en s'en allant, criant à demain. Cependant, il est onze heures passées, il n'y a rien et il n'y aura rien. Je crois pourtant qu'une pareille scène recommencera la semaine prochaine et que les suites, cette fois, en seront tragiques, mais je ne l'attendrai pas.

J'ai fait preuve de dévouement, l'on paraît absolument décidé à se laisser égorger comme des moutons, j'ai vu qu'il était impossible de les en empêcher et qu'on périrait très gratuitement. Je pars donc, irrévocablement, samedi au soir <sup>90</sup> et beaucoup de gens feront de même. Si vous faisiez bien, vous écririez la substance de ce récit au lord Lansdown en me rappelant à lui. Je partirais bien samedi matin mais je veux recevoir des nouvelles de ma fille dont je suis fort inquiet. Adieu, mon amour, si vous étiez assez bête pour vous inquiéter, cela ne durera pas au moins longtemps puisque je viendrai vous rassurer moi-même.

---

<sup>87</sup> Déchirure.

<sup>88</sup> Antoine Joseph Santerre, brasseur du faubourg Saint-Antoine qui tient un rôle de premier plan dans cette journée. Il sera nommé commandant de la garde nationale le 10 août, c'est lui qui conduira la famille royale au Temple puis Louis XVI à l'échafaud.

<sup>89</sup> Jérôme Péthion de Villeneuve est alors maire de Paris.

<sup>90</sup> C'est-à-dire le surlendemain, le 21 juin étant un jeudi.

Au camp de Croix en Champagne<sup>91</sup>, le 22 septembre 1792

J'ai enfin reçu deux lettres de vous et j'espère que les miennes vous parviennent aussi. Dans la seconde, vous me mandez ces étonnantes paroles : « Il vous serait bien facile d'acquérir sur mon cœur des droits qui ne se perdraient jamais ». Voulez-vous bien m'indiquer les moyens, tout ce que je cherche, tout ce que je veux, le mobile de toutes mes actions est précisément ce but tant souhaité et vous dites que cela est facile. Moi, je passerais à travers le feu, je dois donc y arriver. Ainsi expliquez-vous, je vous en conjure.

Vous devez m'avoir aussi une reconnaissance éternelle de vous laisser avec votre mère dans un moment où elle a besoin de vos soins. Je suis trop heureux de vous prendre au mot : choisissez un endroit en Europe, allez vous y établir avec notre fille, restez-y le temps que vous voudrez, seulement arrangez-vous avec M<sup>de</sup> de Lost-[anges] qui m'avait écrit qu'elle pourrait aller vous voir à Aix-la-Chapelle. Ce que vous pouvez me montrer de reconnaissance qui me paiera (bien au-delà) de voir mes arrangements contrariés, c'est votre parole d'honneur de ne point entretenir de liaisons qui puissent et qui doivent me déplaire avec qui que ce soit. Vous avez eu la force d'aller en Angleterre, vous aurez, j'en suis sûr, le courage de la quitter. Si la raison, mon bonheur, mon repos et le vôtre l'exigent, je l'ignore et ne veux pas le savoir. Vous le savez, vous êtes libre, peut-être que ce que ma conduite a de généreux vous touchera et vous fera vouloir efficacement notre commune tranquillité.

Après avoir été trois jours sans voir l'ennemi, nous nous en sommes rapprochés par une marche forcée de deux jours et depuis avant-hier nous sommes en présence. Il est sur une montagne, à un quart de lieue de nous. L'on distingue la couleur des uniformes. Nos trois armées sont réunies et forment plus de cent mille hommes. On dit les patriotes forts de 80, quelques-uns disent de 150. Moi, je crois plus de cent, Lückner étant réuni avec Dumourier<sup>92</sup>. Aujourd'hui, demain ou après-demain, nous jouerons l'Europe. Il y a eu avant-hier une canonnade assez forte entre l'armée française et l'armée du duc de Brunswick<sup>93</sup>. La nôtre était à une lieue. Aussitôt que je l'ai entendue, j'y ai été de curiosité. Les Prussiens ont eu beaucoup de chevaux tués ou blessés et des hommes aussi. Vous n'imaginez pas, et je n'aurais jamais cru moi-même, que les coups de canon et de fusil pussent m'être aussi indifférents ; il est vrai que je suis dans une disposition d'esprit, je veux dire de cœur, qui y contribue peut-être beaucoup. J'ai trouvé dans le corps où je sers un jeune officier irlandais avec lequel je me suis fort lié et qui est très aisé quand on se voit, jour et nuit. Nous avons fait connaissance le jour du combat de la Croix, il commandait le détachement qui s'est le plus avancé. Nous avons conçu une estime réciproque, nous avons parlé anglais et ce qui me charme, c'est que tous deux n'étant pas trop contents de la vie sans en être absolument dégoûtés, nous avons fait un certain arrangement pour le jour de la bataille que nous avons juré sur l'honneur de tenir. Il pourra paraître un peu singulier au commun, mais qu'importe. Si la circonstance ne se présente pas, il sera fort inutile que cela soit su.

Hier, P-[ernet] a trouvé mon ami que vous avez vu à Londres. Aujourd'hui, je l'ai renvoyé avec une lettre, nous verrons le résultat. Je suis très bien ici moralement, c'est-à-dire bien vu, traité avec beaucoup plus d'égards que mon mince grade, offrant toujours de payer, parlant bien allemand (il est revenu), ayant connu toutes les armées des deux souverains et beaucoup voyagé. Tout cela me fait considérer, même des officiers des autres corps auprès de qui nous nous trouvons. Par exemple, je vous écris de la tente d'un major qui me comble de politesses pendant que tous les autres sont dans la

<sup>91</sup> Croix-en-Champagne, commune de la Marne, voisine de Valmy.

<sup>92</sup> C'est Kellermann qui a rejoint Dumouriez ; Lückner, généralissime en titre, est en fait suspect depuis la trahison de La Fayette et a été rappelé par la Convention à Paris.

<sup>93</sup> C'était la bataille de Valmy (20 septembre 1792)... L'armée de Clerfayt n'est pas intervenue, donc Gaston de Lévis n'a pas participé à la bataille, il l'a vue toutefois, de loin certes, et son témoignage confirme le peu d'ampleur réel d'un événement qui a eu immédiatement une immense valeur symbolique. Le duc de Brunswick a ordonné la retraite alors que les pertes n'ont pas été très élevées, même si la « canonnade » a duré toute la journée ; certains ont trouvé cela étonnant et le bruit va courir que le duc a été acheté par les diamants de la Couronne qu'on avait pillé quelques jours plus tôt. L'issue de l'engagement était en fait assez incertain et les deux armées restaient face à face au soir de la bataille. Du côté autrichien, en tout cas, où se trouvait Gaston de Lévis, on n'avait pas conscience d'une défaite et deux jours après on attendait toujours la bataille où « nous jouerons l'Europe ». Le grand écrivain Goethe, qui était dans l'armée prussienne et qui a donc vécu la bataille de Valmy de plus près, avait compris, lui : « De ce lieu et de ce jour date une ère nouvelle dans l'histoire du monde », écrivait-il dans son carnet de campagne.

boue. Mais le fond de la vie que je mène est tuant, le temps est affreux, depuis trois nuits nous couchons en plein champ avec le vent et la pluie sur le dos. J'ai eu toute la journée d'hier un morceau peu considérable de pain de munition pour vivre, avec du miel, ce n'est que le soir que l'on m'a donné trois œufs, pas une goutte d'eau ni de vin, de l'eau de vie qui vous brûle. Il faut avoir une santé de fer pour soutenir cet état, aussi nos gens endurcis à la fatigue souffrent beaucoup et plusieurs sont malades. Pour moi, je ne le suis pas encore, quoique je ne me sois déshabillé qu'une fois pour changer de chemise depuis que je suis au camp. A Bruxelles, l'âme tuait le corps, ici, elle le soutient mais il y a un terme à tout. Que n'y en a-t-il à mon incertitude sur vos sentiments pour moi, et s'ils sont comme je les désire, pourquoi ne pas me le dire une bonne fois ? Comme vous ne m'avez pas mandé si vous approuviez ou non la négociation pécuniaire dont je vous ai écrit, je trouve la somme trop forte pour en disposer, surtout avant les batailles que l'on doit prévoir, sans votre consentement positif. Vous voudrez bien m'écrire oui ou non, sans explication.

263

23 septembre 1792

Je vous écris du haut d'un moulin à vent<sup>94</sup> d'où je vois l'armée française à moins d'une demi lieue rangée en bataille sur une hauteur, et à un petit quart de lieue l'armée du roi de Prusse et la nôtre réunie couronnent la montagne que l'ennemi a abandonnée hier matin. Les deux cavaleries escarmouchent depuis une heure mais les Français viennent de retirer le gros de la leur, ils ne paraissent pas vouloir combattre et je crois que, pour aujourd'hui, nous n'avons pas l'intention de les attaquer, mais bien celle de donner au prince de Hohenlohe qui vient du côté de Thionville les moyens de se réunir à nous. Alors, avec nos trois armées combinées, nous ferons une attaque générale dont le succès décidera cette grande querelle. Si nous la gagnons, rien ne nous arrêtera jusqu'aux portes de Paris. Si nous étions battus (ce qui heureusement n'est pas probable), nous nous replierions sur Longwy pour y prendre des quartiers d'hiver, ce qui arriverait encore si la bataille n'était pas très décisive. Cela est bien effrayant, le pays est presque entièrement ruiné, jugez ce que ce serait après l'hiver et ce que deviendraient pendant ce temps les fortunes des absents. Au reste, les Prussiens pillent non seulement les villages où ils passent mais deux lieues à la ronde, ils emportent linge, habits et bestiaux et brisent ce qu'ils laissent. Les châteaux des émigrés ne sont pas plus respectés que le reste, tout ce qui est dans cette fatale direction est abîmé. Ils se plaignent que le pays est ouvertement contr'eux, mais voyez que leurs manières ne sont guère engageantes. Dans cet état de choses qui nous présage un si triste avenir, je ne conclurai certainement pas la négociation dont je vous ai parlé. Il faut se servir de toutes les ressources et les réserver. Vous pouvez même dire à M<sup>r</sup> Morland qu'il m'achète les annuités que je lui ai demandées en partant. Je vous remercie des nouvelles que vous me mandez de France, quelqu'affreuses et tardives qu'elles soient, je désire que vous continuiez. Écrivez à ma sœur, avec l'encre, qu'elle se précautionne de bonne heure, ainsi que le reste de ma famille, d'une sauvegarde si les armées approchent de six ou sept lieues de leur campagne, c'est le seul moyen de sauver ses propriétés. J'ai eu peur pour Méry<sup>95</sup>. Heureusement, nous avons quitté cette direction et nous sommes à présent entre Châlons et Ste Menehould. Dans l'armée, le bruit général est que l'on prendra des quartiers d'hiver pour avancer au printemps. J'espère qu'il n'est pas fondé.

---

<sup>94</sup> Il n'y a à Valmy qu'une seule éminence susceptible de porter un moulin à vent, Gaston de Lévis est donc installé dans le célèbre « moulin de Valmy ». Il y était encore le 29 septembre (voir lettre 265 bis). On sait que la position de Valmy fut occupée du 15 au 21 septembre par l'armée de Dumouriez qui dut ensuite céder la place à l'armée austro-prussienne qui y resta 9 jours et évacua le 1<sup>er</sup> octobre. Une expertise des dommages de guerre supportés par le village de Valmy et réalisée à la fin du mois de novembre fait état d'un moulin détruit ; on y précise qu'il a été détruit par Kellerman, le 20 septembre, donc à la veille de la bataille, et les officiers municipaux du lieu en attestent (informations communiquées par Isabelle Homer, directrice des Archives départementales de la Marne). Depuis, la tradition a perpétué le fait que le moulin de Valmy a été détruit par les Français pour ne pas que ce point de surveillance remarquable puisse servir à l'ennemi. Les mentions répétées par Gaston de Lévis de son installation dans le moulin infirment cette version, elles apportent la preuve qu'il était suffisamment en état au lendemain de la bataille pour que quelques hommes, dont un officier au moins, puissent y loger, qu'il a été occupé par les Autrichiens et elles font supposer qu'il a été détruit par eux au moment de leur retraite.

<sup>95</sup> Gaston de Lévis est là en affaires sur le négoce du vin de Champagne (voir lettre 218).

Ma santé commence à s'affaiblir, ce qui n'est guère surprenant. J'espère bien cependant être en état d'attendre ici la bataille. Les émigrés sont à deux lieues derrière nous. J'ai vu hier L'-[Aubespain] et je devais voir M<sup>r</sup> de Ch-[auvigny]<sup>96</sup>, il n'aura sûrement pas pu venir, c'est lui qui doit me répondre. Je vous écrirai ce qu'il m'aura dit et à cause de cela et des événements du jour, je ne fermerai ma lettre que ce soir.

à 8 heures du soir

L'on s'est observé toute la journée et, à cinq heures, il y a eu une forte canonnade sur notre gauche. J'y ai couru, mais comme c'était à une lieue de mon moulin, tout était fini quand je suis arrivé. L'on m'a assuré que le prince de Hohenlohe nous avait joint. Le fils du roi de Prusse<sup>97</sup> vient de causer une bonne demi-heure avec nous, son père nous a loués hautement sur notre excellente conduite au poste de la Croix. Je n'ai vu personne, ainsi je n'ai point de nouvelles à vous mander. Je vais donc bien vite me coucher, un ami qui a du crédit m'a fait avoir une place dans un grenier, c'est une faveur trop rare pour un chasseur pour qu'il n'en profite pas avec empressement. J'espère que ma première lettre contiendra quelque chose de décisif et qu'enfin l'on pourra prévoir quand on se réunira à ce que l'on aime.

## 264

Au camp de Valmy<sup>98</sup>, le 25 septembre 1792

Je vous ai écrit avant-hier par votre tante. Nous nous attendions à une bataille dans la journée ou le lendemain. Les affaires ont pris tout à coup une tournure entièrement différente. Les Français ont, dit-on, demandé à parlementer, mais ce qui est certain, c'est que l'on est convenu d'une suspension d'armes pour 24 heures d'abord ; il paraît qu'elle sera prolongée au moins tacitement car elle est finie depuis une heure et nous avons ordre de ne pas commencer les hostilités et de nous défendre seulement en cas d'attaque. Il est parti, ou partira bientôt, un aide-major du roi de Prusse pour Paris avec ses propositions et le bruit général dans l'armée est que la paix va se faire. Je ne comprends pas trop comment, à moins que la Convention ne soit raisonnable, mais le peuple de Paris la laissera-t-il faire ? D'ailleurs, quels gages donnerait-on aux puissances coalisées pour les engagements que l'on prendrait ? Peut-être est-ce une attrape pour nous faire mourir de faim, en consommant le reste de nos vivres. Au reste, dans deux ou trois jours, l'on verra plus clair à tout ceci et je vous écrirai aussitôt, mais de France. Vous devez avoir des nouvelles plus promptes et peut-être meilleures, cependant l'autorité sur laquelle je vous mande ceci est très respectable puisque c'est le prince de Prusse, qui m'a paru très fâché que la guerre devienne une guerre de cabinet. En voyant la manière dont le pays est et sera ruiné, il faut n'avoir aucune sensibilité, de quelque parti que l'on soit, pour ne pas désirer un accommodement quelconque, mais encore faut-il qu'il y soit un peu solide. Je conjecture que le roi de Prusse demandera Metz, Lille, etc. et la personne du roi<sup>99</sup>.

---

<sup>96</sup> Deux personnes auxquelles il avait demandé d'intervenir en sa faveur (voir lettre 249).

<sup>97</sup> Frédéric Guillaume (1770-1840), le futur roi, ou son frère Louis ; les autres princes étaient trop jeunes pour se trouver sur un champ de bataille.

<sup>98</sup> Les deux armées n'ont pas bougé depuis le soir du 20 septembre, il y a donc encore un « camp de Valmy » de l'armée coalisée.

<sup>99</sup> Dumouriez n'a pas transformé la « victoire de Valmy » en véritable victoire, décisive, ce qu'il aurait pu faire face à une armée démoralisée, abattue par un mois de pluie et de boue et affaiblie par la dysenterie. Dès le lendemain, il a envoyé le général Westermann auprès du roi de Prusse pour mener des pourparlers secrets. On s'interroge encore aujourd'hui sur cette attitude. On sait Dumouriez vénal et ambitieux, il trahira la Révolution quelques mois plus tard en rejoignant les émigrés ; a-t-il voulu jouer un jeu personnel en négociant avec Frédéric Guillaume de Prusse seul, en le désolidarisant des Autrichiens, en se donnant un rôle de sauveur de la Nation après avoir obtenu la paix en échange de la libération du roi ? Le roi de Prusse répond : les Alliés veulent un représentant de la Nation en la personne de son roi pour pouvoir traiter avec lui et demandent la libération de ce roi. Mais la nouvelle, arrivée le 23, que dès le 21 la Convention a aboli la royauté et proclamé la République fait échouer toute négociation. Dumouriez ne renonce pas ; malgré des proclamations guerrières publiques, il garde le contact avec le roi de Prusse. Des contacts peut-être bien matériellement concrétisés... un doute tenace reste attaché à sa mémoire. En tout cas, les armées austro-prussiennes reculent sans être inquiétées vers Verdun puis la frontière.

Kerdavi<sup>100</sup>, presqu'île de Quiberon, 9 juillet [1795]

Voici juste un mois que je vous ai quittée ; il a été rempli par bien des événements et cependant vous n'êtes guère sortie de ma pensée. J'ai risqué deux ou trois lettres et n'en ai point reçu de vous, j'en attends par le convoi que nous espérons dans trois ou quatre jours. La petite maladie de ma fille qui n'était rien quand je suis parti m'inquiète depuis que je suis si loin d'elle et surtout sans presque de moyens de communication. La santé de ma sœur me donne aussi des alarmes. Il ne faudrait pas cependant de troubles d'esprit au milieu des fatigues incroyables et des hasards que nous courons à tout moment.

Vous devez savoir, mais je vous dirai comme si vous ne le saviez pas, que nous avons pensé être pris par la flotte française le 23 juin, nous avons vu le combat naval du 24<sup>101</sup>, nous sommes descendus dans la baie sans opposition le 27, les chouans ayant chassé le peu de républicains qu'il y avait sur la côte, la descente s'est faite à un petit village nommé les Genesses<sup>102</sup>, paroisse de Carnac. Dans la même journée, une foule de paysans de tout âge et de tout sexe est venue nous accueillir avec les marques les plus touchantes d'une joie vraiment fraternelle ; « nous vous espérons depuis si longtemps » était le cri général et tous les quarts d'heure, au moindre petit événement, ou pour mieux dire sans événement, le rivage retentissait de « Vive le roi » prolongés. L'on a amené des bœufs pour l'armée, des charrettes pour les charrois, les paysannes apportaient sur leur tête du pain, du beurre, du lait, du vin, jusqu'à des ragoûts de bœuf et de veau dont j'ai mangé, elles ne prenaient rien des soldats et, avec bien de la peine, recevaient l'argent des officiers. C'étaient les habitants de tous les villages voisins et par paroisses (très fortes dans ce pays) les unes comptaient trois ou quatre républicains et celle de Plouhernel qui passe pour horriblement mauvaise en renfermait une trentaine. Tout cela s'est sauvé à notre approche, quelques-uns sont restés ou n'ont pu s'échapper, on les a amenés sur le rivage, ils allaient être fusillés sans rémission lorsque le général est parvenu non sans peine à les sauver et à les embarquer pour l'Angleterre où nous envoyons tous nos prisonniers de quelque genre qu'il soient. Il faut les tuer ou prendre ce parti parce qu'ils dénoncent et font massacrer leurs compatriotes lorsqu'on est obligé d'évacuer le lendemain ou les jours suivants. L'on a distribué des armes et des habits rouges à plusieurs milliers de ces braves gens ; des corps déjà formés sont arrivés par les ordres du général en chef qui, le jour de notre arrivée, avait fait attaquer les républicains sur onze points (il est bon de vous dire que la Bretagne est divisée par les royalistes en départements et chaque département en canton qui ont chacun leur chef ; ils obéissent tous au conseil du département qui correspond avec le conseil général ; celui-ci a pour général le nôtre, M<sup>f</sup> le c<sup>te</sup> de Puisaye, qui a par conséquent sous ses ordres je n'ose pas dire combien d'hommes, mais soyez sûre qu'ils surpassent de beaucoup cent mille, le tiers à peu près est armé dans le moment et nous espérons que tout le sera bientôt).

Les républicains n'étant pas en force ont évacué la petite ville d'Auray et se sont repliés sur Vannes. Le lendemain, plus de 350 hommes sont venus nous joindre de cette seule ville qui ne comptait que 60 républicains parmi ses habitants. J'ai été chargé de les organiser, de les distribuer en compagnies et j'ai été édifié du royalisme pur et de la religion de ces troupes qui me montraient une confiance entière et une subordination exemplaire. Dans moins de trois heures, ils ont été habillés, armés, distribués en compagnie et, ayant parmi eux quelques gentilshommes et un bon nombre d'hommes qui ont servi, ils présentaient une apparence militaire. Je les ai conduits sur-le-champ aux avant-postes.

M<sup>ts</sup> les généraux Tintiniac et Bois Berthelot ont été se mettre à la tête de deux rassemblements, le premier à Landevan, près Hennebont, le second près d'Auray. M<sup>f</sup> de Vauban a eu ordre d'organiser 1200 hommes que l'on venait d'armer et il a formé un corps intermédiaire<sup>103</sup>. Les républicains, que j'appellerai dorénavant les bleus, seul nom qu'on leur donne ici, ont rassemblé du monde tant à

<sup>100</sup> Le manoir de Kerdauid (commune de Saint-Pierre-de-Quiberon, Morbihan) servit de quartier général alternativement aux royalistes et aux républicains.

<sup>101</sup> Voir lettre 283.

<sup>102</sup> Légénèse, commune de Carnac.

<sup>103</sup> Paul Alexandre du Bois-Berthelot (1741-1812), il avait émigré en 1792. Anne Joseph Le Prestre de Vauban (1754-1816), il avait émigré après la fuite de Varennes et avait rejoint l'armée des princes, il avait fait la campagne de 1792 puis avait rejoint l'Angleterre. Tinténiac, Bois-Berthelot et Vauban sont les trois généraux sous le commandement desquels on a mis les troupes chouannes.

Vannes qu'à L'Orient et au Port Louis, ils se sont portés de là sur Hennebond en force. M<sup>f</sup> de Tintiniac a battu deux fois leur avant-garde, à la troisième, son corps a pris l'épouvante, il a été obligé de se replier. M<sup>f</sup> de Bois Berthelot a eu une affaire très vive dans Auray où il a reçu une balle dans le bras et il a été obligé d'évacuer. Pendant ce temps, l'on débarquait les vivres, les munitions, l'artillerie du convoi, enfin il fut résolu que l'on attaquerait la presqu'île de Quiberon, notre position devenant fort critique. Cette presqu'île tient à la terre ferme par une langue de terre d'une lieue ; à l'endroit où elle se termine l'on a bâti le fort Penthièvre qui coupe toute communication entre la presqu'île et le continent, plusieurs autres forts et batteries défendent les différents points où l'on pourrait débarquer. Il fut décidé que l'on ferait une attaque combinée, la plupart des troupes de ligne par la falaise ou langue de terre aux ordres de M<sup>f</sup> d'Hervilly, et environ deux mille royalistes et le reste des troupes de ligne sous les ordres de M<sup>f</sup> le général en chef. Je commandais ces royalistes d'Auray que j'avais organisés. Nous fûmes obligés d'entrer dans l'eau pour nous embarquer et en arrivant j'en eus jusqu'à la ceinture. Nous allions donner l'assaut lorsque le commandant amena son pavillon et capitula. Ainsi se termina cette affaire très froide mais qui pouvait être très chaude. Le commodore Warren s'embossa<sup>104</sup> de la meilleure grâce du monde devant le port, il est impossible d'être plus brave, plus obligeant et plus disposé pour notre cause.

Il y avait dans les forts et la presqu'île 30 pièces de canon et 600 hommes. Je fus traité avec les officiers qui demandaient une capitulation (ce qu'on leur refusa), il n'y avait que 2 enrégés, le reste était assez content d'être pris, L'Orient qui les approvisionnait manque de vivres et les habitants de la presqu'île nous attendaient comme leurs libérateurs. La presqu'île se rendit le 4 à la pointe du jour.

Le 4, les troupes de ligne quittèrent Carnac, entrèrent dans la presqu'île et le six, tous les corps des royalistes attachés à notre armée sous les ordres de MM<sup>rs</sup> de Tintiniac et de Vauban, qui se conduisit d'une manière qui lui a fait infiniment d'honneur, furent attaqués par trois colonnes républicaines. Tout ce qu'il y avait de paysans nouvellement armés (et c'était le plus grand nombre) s'enfuirent en tirant en l'air et blessant leurs camarades. Ce fut une véritable déroute, la consternation se mit dans tous les villages, hommes, femmes, enfants, chevaux, bagages, tout nous arriva au fort Penthièvre avec les républicains à leurs trousse et assez près pour que les balles entrassent dans le fort. Il y avait pour lors 50 hommes de garnison, les troupes étaient dispersées dans la presqu'île où l'on était dans la plus grande sécurité. Je me portai en avant du fort ; étant le seul officier supérieur présent, je pris le commandement de ce qui s'y trouvait et je fus assez heureux pour former une ligne d'environ six cents hommes qui tenaient d'une mer à l'autre et qui se battirent à merveille pendant cinq heures et essuyèrent sans être soutenus par un seul soldat de ligne une fusillade extrêmement vive. Cela donna le temps de déblayer le fort encombré de femmes, de fuyards et de chevaux, de faire arriver les troupes de ligne et servir le canon du fort. Nos royalistes présentaient dans un espace de 200 pas le contraste le plus singulier : ceux qui étaient en ligne avaient la meilleure contenance et avaient une telle ardeur que j'en ai reconnu deux à la fin du combat que j'avais vu blessés à côté de moi, qui s'étaient fait panser et étaient revenus prendre leurs rangs, les autres plus près du fort étaient ventre à terre sous des charrettes et lâchaient leurs coups de fusil du côté de l'ennemi, c'est-à-dire sur nous, de manière que nous étions entre deux extrêmes et ce qu'il y a de pis, entre deux feux. Au reste, il faudra que je m'y accoutume car il est avéré que dans toutes les affaires de chouans, plus de la moitié des tués et des blessés l'est par eux-mêmes.

Les officiers présents et les chefs ont bien voulu me témoigner de la satisfaction de ma conduite. Le combat finit sur les 7 heures du soir, à dix, M<sup>f</sup> d'Hervilly disposa toutes les troupes de ligne, excepté La Châtre<sup>105</sup>, et des détachements de royalistes, ce qui pouvait faire environ trois mille et quelques cents hommes pour aller attaquer les patriotes à Ste Barbe<sup>106</sup>, village au bout de la falaise, et me donna le commandement de l'avant garde.

Nous ne réussîmes pas à surprendre les patriotes, ils avaient du canon et des obusiers qui mirent de la confusion dans ces régiments de nouvelle levée, ils tirèrent quoiqu'en colonne et, au bout d'un quart d'heure, l'on fut obligé de se replier. La retraite se fit en très bon ordre, nous avons perdu un officier, M<sup>f</sup> de Carneville, tué sur la place, et cinq blessés dont M<sup>f</sup> de Champflour a eu la cuisse emportée et M<sup>f</sup>

---

<sup>104</sup> S'amarra.

<sup>105</sup> Un des régiments de la première division émigrée (aussi appelé Loyal-Émigrant)

<sup>106</sup> Commune de Plouharnel.

de Jumilhac une balle en travers le corps, mais il va bien. M<sup>r</sup> d'Atilly<sup>107</sup> a été froissé par son cheval qui s'est renversé sur lui, d'Arbouville, les 2 Puiségurs<sup>108</sup>, M<sup>r</sup> de Graves, M<sup>r</sup> de Briges<sup>109</sup> se portent bien ; le général en chef ainsi que MM. de Contades et de La Jaille<sup>110</sup> ont eu leurs chevaux blessés. Quant à mon cheval blanc et à moi nous n'avons pas reçu ni le matin ni la nuit la moindre égratignure, cependant, les voisins s'en plaignent tellement que je le ferai peindre si je ne peux pas en trouver d'autre, chose fort difficile ici.

Depuis ce temps, nous avons tous les jours des fusillades qui coûtent quelques hommes de part et d'autre. L'on arrange le fort qui n'était pas tenable et si les patriotes ne viennent pas d'ici à deux ou trois jours avec beaucoup de canons, nous sommes parés, comme disent nos chouans. L'on vient de prendre une mesure excellente : le général en chef vient d'envoyer dans l'intérieur le général Tintiniac avec 3000 de nos braves chouans, le pays est si bon qu'il en aura quatre fois autant dans quatre jours et cela inquiètera fort les derrières de MM. les républicains, mais il nous faut de la cavalerie pour nous porter en avant. Au reste, le général en chef vient de prendre la mesure de Guillaume le Conquérant : il renvoie les transports en Angleterre, cela a un peu déconcerté quelques personnes, à présent, il faudra bien pour soi y aller tout de bon.

Nous croyons être sûrs que l'armée de Scépeaux, celle de Charrette et *Stofflet*<sup>111</sup>, sont en mouvement depuis le 20. Voilà tout ce que je puis vous mander aujourd'hui et je n'aurai pas souvent des occasions de vous écrire d'une manière si claire et si détaillée.

Quant à nos affaires en général, malgré le prodigieux nombre de nos amis en Bretagne, il est très possible que les républicains parviennent à nous écraser, sans détruire les chouans. Nous verrons, espérons. J'ai eu beaucoup de fatigues et de compliments sur mon activité auxquels je ne suis pas accoutumé.

Si l'on ne sait pas le nom des personnes tuées et blessées, ne le dites pas. A l'égard de l'espèce de journal que je vous envoie, je vous prie de le communiquer en entier à ma sœur, mon beau-frère, votre mère pourvu qu'elle n'en parle pas au bar-[on] de B. en particulier comme une marque de confiance et, par lambeaux sans aucun nom de ville et villages, vous pourrez en parler à l'A-[rchevêque] d'Aix, au b-[aron] de M., à ces dames et à M<sup>r</sup> de Cren-[olle]<sup>112</sup>. Je tiens surtout à ce que dernier ne lise pas le journal. Quand vous me répondrez, ne me mandez pas que vous avez reçu mon journal à moins que ce ne fût par une occasion de quelqu'un qui me le portât.

Bien du compliment à M<sup>r</sup> de La Vieuville, son frère se portait bien le 17, nous n'en savons pas davantage. M<sup>r</sup> de Missy était ce matin bien portant à conduire les travaux du fort, faites-le dire par ma sœur ou encore mieux vous-même à M<sup>r</sup> de Blair<sup>113</sup> son frère qui loge dans Great Marlborough n° 7 et dites-lui que toutes les fois que vous aurez une occasion d'écrire, vous l'en avertirez et qu'il en fasse de même pour vous. Recherchez aussi M<sup>de</sup> de La Jaille, son mari a la confiance intime du général, c'est un excellent homme, vous pouvez lui dire qu'il a permis que vous mettiez une petite feuille ouverte pour moi dans ses lettres et c'est le meilleur moyen possible pour que j'aie de vos nouvelles. Le petit St Maurice peut faire de même, ne donnez rien que d'ouvert et cela m'arrivera. Tâchez de m'envoyer par une occasion, et le petit St Maurice peut en avoir, du bouillon de Grillion, une paire de bottes de bon cuir mais légère, deux paires de gants, une paire d'éperons d'acier commune, 4 livres de chocolat, une livre de thé, une bouteille de kirchvasser, une paire de culottes de casimir gris, mon chapeau rond neuf, un plumet blanc et une écharpe blanche avec deux ou trois cocardes de bazin, une

---

<sup>107</sup> Le comte d'Atilly était lieutenant colonel dans le régiment d'Hervilly.

<sup>108</sup> Gaspard et Charles de Puiségur. Ce sont les neveux du comte de Puiségur, l'ami de Madame d'Ennery (voir lettres 288 et 289).

<sup>109</sup> Christophe Joseph de Malbec de Briges (1761-1795) avait défendu la famille royale lors de la journée du 10 août 1792, il avait émigré en septembre suivant.

<sup>110</sup> Erasme Gaspard, marquis de Contades (1758-1834), avait émigré en 1791 et rejoint l'armée des princes, il avait rejoint l'Angleterre en 1795 ; ami de Joseph de Puisaye, il était officier de son état-major. Le marquis de La Jaille, capitaine de vaisseau, était aide de camp de Puisaye.

<sup>111</sup> Marie Paul de Scépeaux de Bois Guignot (1768-1821), François Athanase de Charrette de la Contrie (1763-1796), Jean-Nicolas Stofflet (1753-1796), généraux chouans.

<sup>112</sup> Anne Louis de Quengo, marquis de Crenolle (voir lettre 243). On sait par les lettres de sa belle-fille à son amie Pauline de Lévis que c'est lui qui était alors à Londres et que Pauline voyait régulièrement ; son mari, le comte de Crenolle, servait alors dans la cavalerie anglaise, mais en pays de Hanovre (A.D. Ariège, 1 J 673).

<sup>113</sup> Jean-François Pierre, baron de Blair (1760-1831), officier émigré en 1791, a servi dans l'armée de Condé jusqu'en 1794 puis il est passé au service anglais.

aune de taffetas ciré et mon spencer et les papiers anglais. J'oubliais de vous dire que M<sup>r</sup> d'Hervilly m'a mis avant-hier aux arrêts devant toute l'armée ; comme elle est déjà fort mécontente de lui et que je n'avais pas l'ombre d'un tort, tout le monde, et surtout les gentilshommes bretons et nos chouans qui m'aiment déjà beaucoup et ne peuvent le souffrir, a été indigné, le général en chef était de très mauvaise humeur et hier a ordonné de me faire sortir dès qu'il l'a su, de manière que je n'y ai été qu'une nuit et heureusement l'on n'a pas tiré un coup de fusil. M<sup>r</sup> d'Hervilly depuis ce temps a l'air tout honteux et est d'une extrême prévenance. Il est inutile de parler de cet incident qui, au reste, a fait parler davantage de ma bonne conduite de l'autre jour. Je vous embrasse, vous et nos enfants, et je me conduis bien tout exprès pour avoir le droit de ne plus vous quitter jamais. Adieu.

Dites beaucoup de bien de notre général qui le mérite, dites qu'il agit partout au nom du roi et des princes, bien des compliments à M<sup>r</sup> Collins, au colonel et à nos amis. Si Pérignat veut venir dans un cadre, j'espère l'en tirer et le placer agréablement. Hier, j'ai trouvé le c<sup>te</sup> de Broglio qui se conduit bien aux avant-postes, à la tête de 200 hommes, cela ne doit pas être répété par lui.

Je renvoie en Angleterre Clin qui a été malade depuis le moment où il a quitté Londres jusqu'à présent. Je lui dois deux guinées et demie que vous lui paierez, c'est un bon sujet, je ne le garde pas mais vous vous intéresserez à lui et vous répondrez pour lui.